



# DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

55 OEUVRES  
CINÉMATOGRAPHIQUES

# DOPAMINE CITY

55 OEUVRES CINÉMATOGRAPHIQUES

## NOS 55 JOURS DE CONFINEMENT



Cette liste d'oeuvres cinématographiques a été constituée à l'occasion du premier confinement consécutif à la crise du covid en 2021. A la suite de ça, parut le numéro 15 de la revue DOPAMINE, une revue numérique tout public qui parue de janvier 2019 à septembre 2021. Elle s'adressait à celles et ceux qui voulaient satisfaire leur curiosité et approfondir leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. La revue faisait la part belle à la fiction pour éclairer la réalité avec le recul nécessaire. Le site DOPAMINE CITY prend naturellement le relais de la revue. Tous les numéros de la revue sont encore disponibles en accès libre sur notre site dans la rubrique archives.

*Image couverture du document : Extrait image de Grégory ROOSE Pixabay©*

## NOS 55 JOURS DE CONFINEMENT

Cinquante-cinq jours ce n'est pas rien. C'est un bout de vie suspendu dans un temps de confinement, où chacun s'est occupé comme il a dû, comme il a pu, comme il a bien voulu... Dans ce temps de vie si particulier que nous a imposé un virus meurtrier, chacun des usagers a fait avec ses réserves, les produits disponibles encore à la vente, et la pénurie de certains autres. De plus, chacune des structures d'accueil s'est mobilisée au mieux pour poursuivre l'accompagnement et le soin... Nous vous invitons à ce propos à lire le numéro 94 de la revue SWAPS, numéro consacré à la réduction des risques à l'épreuve du Covid -19, et qui traite de ces sujets-là.

En ce qui nous concerne, pas question de laisser le virus s'en tirer à bon compte et nous empêcher d'apporter notre modeste contribution. Nous avons donc profité de ce temps de confinement pour visionner ou reVISIONNER un certain nombre d'oeuvres cinématographiques en lien avec notre sujet de prédilection, à savoir les usages de drogues. Une page d'écriture par jour. Autant de films présentés (uniquement des fictions) qu'il y a eu de jours de confinement entre le 17 mars et le 11 mai, à savoir 55 si le compte est bon... Pour chacune de ces oeuvres cinématographiques, nous sommes partis, à quelques exceptions près, de moments d'usage, beaucoup en intérieur, peu en extérieur, moments d'intimité très souvent, où le confinement est alors intérieur à soi, et ce quel que soit le produit consommé. Le cerveau fait sa tambouille interne et propose à chaque usager son moment à lui, rien qu'à lui, avec les bonnes ou mauvaises expériences, bons ou mauvais souvenirs qui s'en échappent... Nous avons bien entendu prolongé ses moments d'usage par une présentation simple du contenu de l'ensemble de l'oeuvre, en essayant de ne porter aucun jugement de valeur... L'image, mais aussi les quelques mots qui introduisent chaque article, ne sont respectivement que des captations et des extraits bien entendus, mais ils permettent, nous l'espérons, de vous faire entrer dans la fiction et vous donner envie d'aller jeter un oeil de plus près... Bien entendu, cette liste de films, présentée dans l'ordre chronologique de leur sortie dans les salles françaises, n'est pas exhaustive, et bien d'autres fictions auraient pu être présentées. Mais, malgré cet étirement ressenti, le temps nous était finalement compté...

Thibault de Vivies

# Sommaire



## **55 jours en intérieur ou extérieur - jour ou nuit** p. 4

*L'homme aux bras d'or* (p.4) - *Rio Bravo* (p.6) *Un singe en hiver* (p.8) *Le jour du vin et des roses* (p.10) *Le feu follet* (p.12) *Easy Reader* (p.14) *Panique à Needle Park* (p.16) *French Connection II* (p.18) *Les guerriers de l'enfer* (p.20) *Scarface* (p.22) *Drugstore Cowboy* (p.24) *Le festin nu* (p.26) *L 627* (p.28) *Bad lieutenant* (p.30) *Leaving Las Vegas* (p.32) *Trainspotting* (p.34) *Le pari* (p.36) *Las Vegas parano* (p.38) *An other day in paradize* (p.40) *Saving Grace* (p.42) *Requiem for a dream* (p.44) *Traffic* (p.46) *Blow* (p.48) *Narc* (p.50) *Smoking room* (p.52) *Factotum* (p.54) *Girls in America* (p.56) *Reefer madness* (p.58) *A scanner darcly* (p.60) *Thank you for smoking* (p.62) *You kill me* (p.64) *Half Nelson* (p.66) *Le dernier pour la route* (p.68) *Enter the Void* (p.70) *Limitless* (p.72) *Oslo, 32 août* (74) *Les paradis artificiels* (p.76) *Paulette* (p.78) *Spring breakers* (p.80) *Le loup de Wall Street* (p.82) *White girl* (p.84) *Mad love in New York* (p.86) *Saint Amour* (p.88) *La fille du train* (p.90) *Ma rosa* (p.92) *T2 Trainspotting* (p.94) *Les mauvaises herbes* (p.96) *La fête est finie* (p.98) *Don't worry, he won't get for on foot* (p.100) *Climax* (p.102) *A star is born* (p.104) *Ben is back* (p.106) *Un ange* (p.108) *My beautiful boy* (p.108) *Mais vous êtes fous* (p.110)





**JOUR**  
**01**

INTÉRIEUR - JOUR



**« *Le singe ne meurt pas joueur.  
Tu peux le chasser, il revient toujours.* »**


Ici, on paie cinq dollars l'injection, trois de plus qu'il y a six mois (Nous sommes dans les années 50), mais on y mettra le prix pour soulager le manque. On se le promet, ce sera le dernier shoot. On n'y retournera plus, ça non. On en a suffisamment souffert... Ici le fournisseur d'héroïne est en costume cravate, et réalise lui-même l'injection. Il a su rester dans les parages, se rendre disponible, choisir les bons mots pour tenter le potentiel usager, et subvenir à ses besoins dès que l'occasion se présentera... L'irrésistible envie de consommer pèse comme un singe de vingt kilos sur les épaules, nous explique-t-on. Surtout si le contexte lui est favorable... Frankie sort pourtant d'une cure réussie de sevrage à l'héroïne dans un hôpital. Il a décroché comme il dit. Plein de bonnes intentions, il revient après six mois d'absence dans son environnement d'origine retrouver son seul véritable ami, Sparrow, qui le suit partout, sa femme Zosh, dans un fauteuil roulant depuis un grave accident, et sa maîtresse Molly, entraîneuse dans un club, qui l'encourage dans son désir de devenir musicien. C'est son nouvel objectif de vie en effet, être embauché dans un orchestre comme batteur. Il s'y accroche pour ne pas "replonger", comme en entend parfois... Mais le monde du jeu clandestin qu'il fuit, mais d'où il vient pour y avoir travaillé en tant que "dealer" professionnel (entendez par là un joueur guidant le jeu), se rappelle à son bon souvenir. Tout est alors mis en place, déceptions, contrariétés et tentations, pour que l'héroïne revienne dans la vie de Frankie. Même sa femme, dont il s'occupe par culpabilité (c'est Frankie qui conduisait, ivre, la voiture), le poussera à revenir à la table de jeu... Le dernier quart d'heure du film est consacré à un sevrage volontaire, avec abstinence totale. Frankie a demandé à Molly de l'enfermer dans sa chambre, et de ne surtout pas le laisser sortir « *Qu'importe ce que je pourrai dire, promettre, mendier... Parce que si je sors, ce serait juste pour trouver une dose. Ne me donne, ni pilules, ni aucun substitut...* » Il lui demande aussi de planquer les couteaux et ciseaux si elle en a, car le plus grand danger que cours Jackie, c'est lui-même... Le sevrage durera quelques jours, mais ne se fera pas sans douleurs : maux de ventre, courbatures, et sensation de froid extrême... Frankie s'est peut-être enfin débarrassé de son singe...



***L'homme aux bras d'or***

Un film de Otto Preminger  
 Mai 1956  
 Durée : 1h59





**JOUR**  
**02**

INTÉRIEUR - JOUR

1H

38'

## « *Que puis-je faire avec des mains comme ça ? Dis-le moi !* »

Ici, encore une fois, et contre toute attente, on ne retouchera pas à l'alcool. Et ce ne sont pourtant pas les occasions qui manquent dans une communauté masculine portée sur les usages réguliers d'une boisson particulièrement disponible. Les mains tremblantes on conduit le verre à la bouche, mais l'on s'arrête en cours de route et l'on reverse le contenu dans la bouteille. On avait pourtant pris la décision de s'y remettre pour pouvoir tenir correctement son revolver et viser juste. C'est qu'on a besoin de nous pour lutter contre les criminels qui occupent le village. Sans alcool, on ne se sent bon à rien, même si avec on ne se sent pas meilleur. L'entourage proche, s'il respecte le sevrage et l'encouragement, n'interdit pas un verre de temps en temps, au moins pour soulager les douleurs inhérentes au manque, douleurs qui se manifestent avec plus ou moins d'intensité. On résistera jusqu'au bout, on ne boira plus une goutte d'alcool (à une exception près) du début à la fin de ce grand classique du western à huis clos... Tout se joue dans la petite ville de Rio Bravo au Texas. Le frère du riche et influent éleveur Nathan Burdette est arrêté, pour meurtre, par le shérif John T. Chance, et enfermé dans une cellule en attendant les fédéraux. Le shérif est assisté dans sa tâche de surveillance par deux adjoints : un vieil homme éclopé et surtout Dude, un grand buveur d'alcool qui, avant d'être embauché par le shérif, traînait ses guêtres dans les saloons du coin, prêt à récupérer les pièces qu'on lui jette dans les crachoirs pour pouvoir se payer à boire... Les trois comparses auront fort à faire avec Nathan Burdette et sa bande, une dizaine d'hommes qui veulent faire libérer le prisonnier... Le shérif devra faire avec les qualités, mais aussi les travers et manies de ses deux adjoints, et surtout avec ceux de Dude surnommé par les Mexicains "Borrachon" qui veut dire "poivrot". L'homme essaie d'éviter l'alcool à tout prix, mais sa dépendance et les symptômes du manque, tremblements et crampes d'estomac, ne lui facilitent pas la tâche... Ici, l'alcoolisme est considéré par ses collègues comme un mal avec lequel il faut vivre, et qu'il faut essayer de contrôler. Il n'y a pas de pitié exprimée pour Dude, juste de la compassion et une mise en confiance nécessaire pour l'accompagner et l'encourager à ne pas tout laisser tomber et se laisser à une consommation sans retenue. Le travail et la mission de surveillance qui est assignée à ce shérif adjoint attachant sont ce qui le fera tenir...



**Rio Bravo**

Un film de Howard Hawks  
 Octobre 1959  
 Durée : 2h21





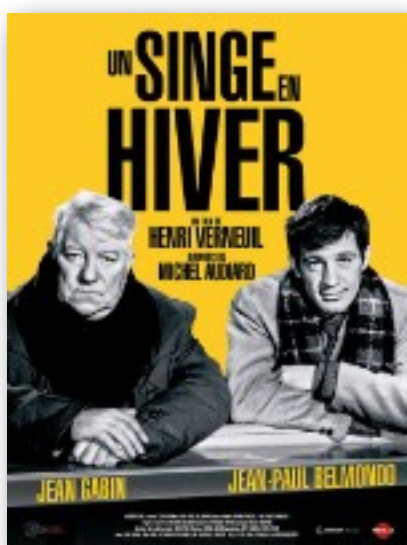
**JOUR**  
**03**

INTÉRIEUR - NUIT



« *Tiens, regarde un peu, c'est peut-être le dernier.* »

Ici, dans un moment de lucidité ou de folie, on fait la promesse d'arrêter de boire si son hôtel survit à la tempête de bombes qui s'abattent sur le village de Tigreville le soir du débarquement de juin 1944... Albert, le propriétaire du Stella, avait l'habitude de boire, de boire beaucoup. L'alcool réveillait les élans de sa jeunesse militaire passée en Chine, même s'il en perdait l'équilibre et prenait des risques inconsidérés, ce qui inquiétait beaucoup sa femme Suzanne... Il faut croire que les affaires ont repris à la fin de la guerre car une dizaine d'années plus tard, l'hôtel est toujours debout. Une différence de taille concernant Albert : il a bel et bien arrêté de boire, mais a perdu par contre de sa verve et de son élan des jours passés. Il ne semble pas le plus heureux des hommes... Alors, pour réveiller ses vieux démons et ses envies "d'imprévu", l'arrivée de Gabriel vient à point nommé. Le client est un jeune homme de trente-cinq ans qui pense séjourner là quelques jours pour rendre visite à sa fille pensionnaire. L'homme est aussi porté sur la bouteille que l'était Albert quelques années plus tôt, et se réfugie dans l'alcool pour oublier son divorce avec une ex-femme... Le trentenaire est un chien fou qui a du mal à rester en place et bouscule les habitudes du vieux couple de tenanciers. Suzanne, la femme d'Albert, voit en lui la joie de vivre que son mari a perdu et s'inquiète de sa mauvaise influence... L'ivresse manquant à Albert, l'alcool qui avait disparu refait alors surface, et les tentations sont au rendez-vous... C'est bien l'une des problématiques du sevrage qui propose une abstinence totale en mettant en avant le risque qu'un premier verre entraîne fatalement un autre, puis un autre, et ainsi de suite. Ce choix du sevrage total reste bien entendu fragile même après des années de sobriété, mais il impose à l'abstinant de retrouver une raison de vivre quand l'existence était alors entièrement tournée vers la quête d'alcool et ses effets... Ce film est devenu aussi culte que le roman d'Antoine Blondin dont il est adapté, mais fut victime, lui, d'un projet de censure du ministère de la santé de l'époque, considérant qu'il faisait l'apologie de l'ivresse alcoolique. Comment peut-on imaginer que cette fiction puisse faire, volontairement ou non, l'apologie d'un usage immodéré, quand elle s'attache essentiellement à lier deux hommes, un peu seuls au monde. La boisson n'est ici finalement, sans que l'on puisse lui en faire le reproche, le catalyseur d'une rencontre réussie...



*Un singe en hiver*

Un film de Henri Verneuil  
 Mai 1962  
 Durée : 1h45



**JOUR**  
**04**

INTÉRIEUR - NUIT



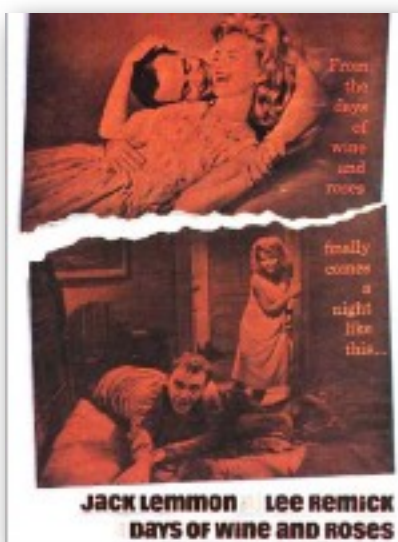
1H

33'

20''

**« Dommage, je n'ai pas de lait, ni café, ni thé, ni jus d'orange. Des boissons non alcoolisées. »**

Ici, dans l'intimité de cette chambre d'hôtel, on ne boit que de l'alcool, et directement au goulot de la bouteille. Ironiquement, on explique à l'homme "trop sage" en face de nous que malheureusement, on n'aura rien d'autre à lui offrir que du gin. On sait le tenter avec cette bouteille et même le culpabiliser de ne pas la partager avec soi. Pour ne pas perdre la femme de sa vie qui réclame un homme qui n'a pas peur de boire, l'homme s'y remettra... Rien n'aurait laissé penser, en regardant les trois premiers quarts d'heure de ce film, que l'on puisse en arriver là. Ces deux amoureux sont liés par un usage sans limite d'alcool. Et pourtant tout avait commencé sous les meilleures auspices, dirons-nous... Joe Clay mène une vie assez confortable. Il travaille dans les "relations publiques" et fait la connaissance de Kirsten, la secrétaire d'un de ses clients. Ils tombèrent amoureux, se marièrent et eurent beaucoup d'enfants, enfin, une petite fille pour commencer, Debby. Comment l'alcool a-t-il pu prendre autant de place dans leur vie ? C'est la question que ne cesse de se poser Joe qui ne comprend pas pourquoi l'alcoolisme est tombé sur eux, et pas sur d'autres, alors qu'ils ne buvaient pas plus, du moins au début. Joe considère que l'usage d'alcool fait partie de son travail. Les contextes festifs dans lesquels il évolue et la difficulté de refuser de partager un verre avec un client, le conduisent régulièrement vers l'ivresse. Kirsten, elle, ne voyait pas l'intérêt de boire, n'aimait pas le goût de l'alcool, mais découvrira avec Joe qu'en fin de compte « ça fait simplement du bien », comme le revendique son mari. Elle finit par suivre le mouvement et les deux amoureux s'entraînent mutuellement vers une consommation qui n'est plus récréative. Lui, a besoin de tenir le coup après un licenciement, et elle semble boire pour tuer l'ennui... Quand Joe décide de franchir le pas du sevrage total, Kirsten reste dans le déni. Il réussira à se sevrer grâce aux Alcooliques Anonymes, incontournables Outre-Atlantique, mais elle non. Cette réussite de Joe isolera alors sa femme qui finira par le quitter, incapable de supporter d'être la seule à boire... N'attendons pas ici de happy end, mais profitons de cette fiction pour comprendre un peu mieux comment un processus alcoolique peut se mettre en place, et comment la réussite d'un sevrage est un processus complexe...



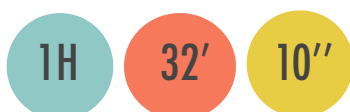
**Le jour du vin et des roses**

Un film de Blake Edwards  
Mars 1963  
Durée : 1h57

A black and white photograph of a person's hands holding a glass, with a circular overlay containing text. The person's hands are in the foreground, holding a glass that is partially filled with a dark liquid. The background is dark and out of focus, showing the person's face and hair. A circular white overlay is centered on the image, containing the text 'JOUR 05' and 'INTÉRIEUR - JOUR'.

**JOUR**  
**05**

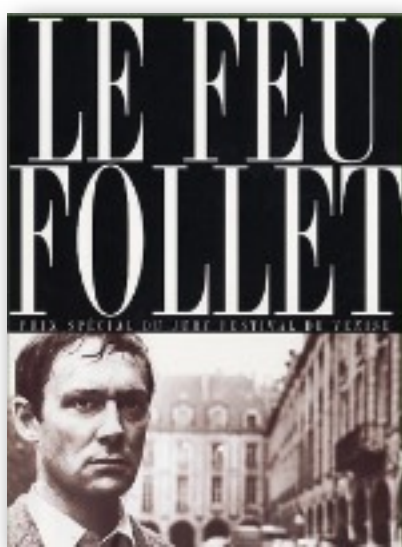
INTÉRIEUR - JOUR



« ***Nous autres les ivrognes,  
nous sommes les parents pauvres.***

***Nous le savons. »***

Ici, on s'enivre à nouveau à l'occasion de retrouvailles avec ses amis d'un passé imbibé, celui d'un "alcoolisme mondain" qu'on a glissé sous le tapis. Mais l'on est bien seul à boire autant désormais. Le temps a passé et "l'ivrogne" repentí est devenu un animal étrange que l'on observe du coin de l'oeil. On est content qu'il soit de retour mais la tension est palpable. Il n'est plus le même, alors on guette ses moindres faits et gestes, avec un peu de compassion et peut-être même de la pitié dans ce regard en biais... Cette adaptation du fameux roman de Pierre Drieu La Rochelle, roman qui date, lui, de 1931, nous envoie ici au début des années soixante, dans la haute bourgeoisie parisienne. Nous accompagnons dans ces derniers jours Alain, un trentenaire qui a décidé de quitter ce monde, et surtout les hommes et femmes qui le peuplent, et pour lesquels il ne ressent plus rien. Il n'aime plus, et ne se sent plus aimé, alors à quoi bon... Alain est de retour à Paris depuis six mois, après un exil à New York en compagnie de sa femme, loin d'un environnement où il avait pris l'habitude de boire, de boire beaucoup. Son épouse est restée sur place Outre-Atlantique... Alain séjourne désormais dans la "Maison de santé du Docteur La Barbinais. Cures de repos et surveillance médicale", une clinique de sevrage à Versailles, grande résidence bourgeoise confortable où le jeune homme se sent à l'abri, entouré par quelques résidents, des rituels réconfortants, et un médecin très bienveillant. Alain est censé être "guéri" depuis la fin de son traitement. Il n'a pas bu une goutte d'alcool depuis quatre mois, et son médecin considère qu'il est donc prêt à quitter la clinique et libérer sa chambre. Mais il demande à rester car il sait que s'il s'en va, il se remettra à boire... Le jeune homme a perdu le goût de vivre, et l'exprime ouvertement aux amis successifs avec qui il reprend contact. Ces amis ont suivi leur route, sobrement, mais sans lui. Alain n'a qu'une envie c'est quitter tout ça, mais il se laissera tenter avant par une dernière journée et soirée d'ivresse... Il s'agit ici de faire face à cette difficulté de retrouver dans une vie sans alcool l'ivresse ou du moins le plaisir de vivre... Nous aurons l'occasion par la suite de présenter une nouvelle tentative d'adaptation du roman, réalisée cette fois-ci par Jachim Trier qui, avec son "Oslo, 31 août" nous parle de sevrage à l'héroïne...



**Le feu follet**

Un film de Louis Malle  
Octobre 1963  
Durée : 1h50





**JOUR**  
**06**

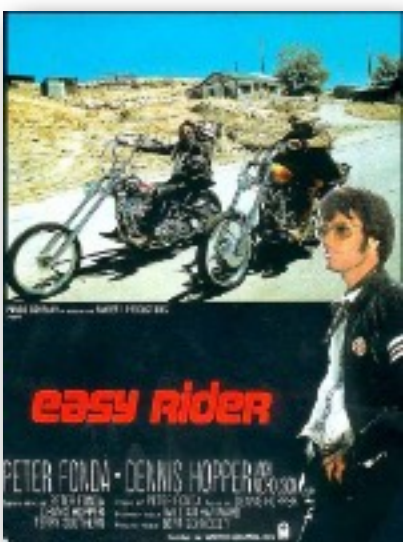
EXTÉRIEUR - JOUR

1H

20'

« **Cherche pas ! Ferme-la !**» **Et prends-en !** »

Ici, la communion se fait probablement à la mescaline synthétique en comprimé. En phase avec la formule de Timothy Leary « *Turn on, tune in, drop out* », difficile à traduire, mais aussi simplement par curiosité et pour suivre le mouvement, on se laisse aller à un trip mystique dans l'intimité d'un cimetière... Dans ce road movie que le réalisateur a imaginé comme un western à motos plutôt qu'à cheval, Wyatt et Billy, deux hippies californiens, dont nous ne saurons pas grand-chose, traversent les Etats-Unis grâce aux dollars amassés suite à un deal de cocaïne avec des Mexicains... Ils tracent leur route et se laissent porter par les rencontres successives, parfois hors des sentiers battus, "*born to be wild*"... En cette fin des années soixante, l'Amérique n'est pas encore prête à accepter tous les mouvements de contre-culture qui émergent. Certains états du sud sont difficiles à traverser et nos deux protagonistes sont confrontés verbalement et physiquement à des compatriotes qui ne supportent pas ces jeunes gens aux cheveux longs épris de liberté. Ils sont même prêts à leur faire la peau... Bien entendu, les psychotropes entrent alors dans la danse et vont vite être associés à l'état d'esprit défendu par les hippies. Leurs usages sont encore suffisamment peu répandus pour que certains personnages, comme cet avocat, défenseur des droits de l'homme, rencontré en garde à vue, et qui fera un bout de chemin avec nos deux héros, en fasse l'expérience en toute naïveté. Il n'a apparemment jamais vu un joint de marijuana de sa vie et pense, comme les représentations de l'époque le suggèrent (celles d'aujourd'hui aussi), que ça le mènera inévitablement aux drogues "dures". Il a suffisamment de problèmes avec l'alcool, sans en rajouter, nous dit-il, avant de tirer sur son joint et affirmer que les extraterrestres sont parmi nous... Il saura néanmoins par la suite éclairer nos deux protagonistes sur les raisons du regard biaisé que certains citoyens portent sur les hippies. « *Ce que vous représentez pour eux, c'est la liberté. La liberté, il n'y a que ça qui compte, sûr, mais, en parler, et être libre, c'est deux choses différentes. Ne leur dis jamais qu'ils ne sont pas libres, ils se mettraient à tuer et à massacrer pour prouver qu'ils le sont. Ils vont te parler sans arrêt de liberté individuelle. Mais s'ils voient un individu libre, ils prennent peur* ». Pas besoin d'en dire beaucoup plus sur l'époque et sur un film qui fera date... Chacun se fera son idée de la liberté...

**Easy Rider**

Un film de Dennis Hopper  
 Juin 1969  
 Durée : 1h34





**JOUR**  
**07**

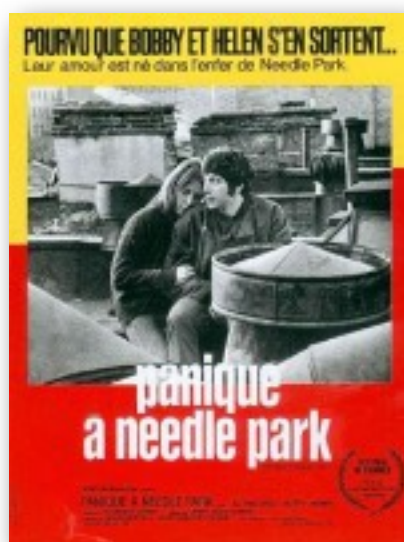
INTÉRIEUR - JOUR





« - **C'est ma dose du matin.  
Tu me l'as volée. - J'en avais besoin.** »

Ici, on se battra pour la première dose de la journée, au réveil le manque est criant, et pas question de piocher dans la réserve de son voisin, même si ce voisin est en l'occurrence l'homme avec qui l'on a toujours tout partager. On en est là, à devoir coûte que coûte s'injecter la dose matinale pour tenir jusqu'à la prochaine... L'histoire ici est celle de Bobby et Helen et, comme le dit un entête d'affiche du film, "*Que Dieu sauve Helen et Bobby. Ils s'aiment à Needle Park*"... Needle Park existe bel et bien, et est le nom donné à l'époque à Sherman Square, un îlot de béton, seul lieu de Manhattan où les usagers pouvaient facilement se fournir en dehors d'Harlem... On se concentre ici sur l'histoire d'amour d'Helen et Bobby au temps d'une pénurie d'héroïne, cette "panique" dont il est question, avec les problématiques d'approvisionnement qui y sont associées... Bobby, la trentaine, vit de larcins, magouilles et deal en tout genre pour se payer ses doses quotidiennes. Il rencontre Hélène, jeune femme perdue dans Manhattan, qui s'accrochera à son homme plein d'énergie et de joie de vivre, cette joie de vivre qu'elle semble avoir perdu. Bobby consomme l'héroïne en injection, sans se cacher d'Helen qui n'est pas du tout usagère, semble même bien loin de ce monde-là, mais ne s'en formalise pas. Bobby la présente à tous ses amis de circonstance et usagers du quartier, mais aussi à son frère Hank... Les choses vont se compliquer quand Helen va décider d'expérimenter l'héroïne, un peu par curiosité, un peu par mimétisme, un peu pour comprendre ce qu'il y a à retirer de bon de cet usage... Les personnages, et surtout Bobby, sont intenses, toujours en action, sans réussir à se poser vraiment, ou alors pendant les moments d'injection qui sont soit solitaires soit collectifs dans des squats provisoires... Bobby et Helen vont essayer tant bien que mal de survivre financièrement dans ce milieu... Le film est adapté du récit journalistique de James Mills, mais est bien moins noir... Difficile tout de même de ne pas imaginer que le parti pris narratif et esthétique du film, comme tant d'autres après lui, participe de cette imagerie galopante qui identifiera et stigmatisera un produit non seulement à cause de sa prohibition mais aussi pour son mode de consommation, l'injection, qui reste pour les spectateurs de l'époque, et sûrement encore pour les spectateurs d'aujourd'hui, un geste fort, car il trébale avec lui un symbolisme malheureusement chargé...



### **Panique à Needle Park**

Un film de Jerry Schatzberg  
Juin 1971  
Durée : 1h50



**JOUR**  
**08**

INTÉRIEUR - NUIT





« ***Ce n'est pas nécessaire de crier.  
Ils n'écoutent pas.*** »


Ici, on nous injecte de force une héroïne blanche, probablement particulièrement pure, de celle qui sortait des laboratoires marseillais au temps de la French Connection dans les années 70, laboratoires clandestins qui transformaient la morphine base en provenance de Turquie, pour l'acheminer ensuite vers les Etats-Unis. On nous accompagne dans l'injection pour être sûr que le produit fasse sa route jusqu'au cerveau et que l'utilisateur devienne dépendant, avec le temps bien entendu. Trois semaines de cure à l'héroïne, avec comme seule compagnie une vieille dame aux mots peu rassurants. Un dernier shoot conduira à la surdose, en l'occurrence non létale heureusement... Ce film est la suite de celui de 1971, réalisé, lui, par William Friedkin. On retrouve à Marseille l'inspecteur bourru, violent et pugnace de la brigade des stupés américaine, Jimmy Doyle, dit "Popeye". Il est chargé d'assister la police française dans sa recherche d'Alain Charnier, grand trafiquant d'héroïne qu'il avait déjà poursuivi à New York, sans succès dans l'épisode précédent. Jimmy Doyle fait équipe ici avec le policier français Barthelemy, avant que les hommes de Charnier le kidnappent, le shootent à l'héroïne et le rendent finalement à ses hôtes... Le sevrage se fera alors "à la dur", en isolement total dans une cellule de la police marseillaise. Aucune substitution, aucun soulagement médicamenteux n'est proposé à l'agent des stupés américain qui supplie régulièrement et se met dans tous ses états pour tenter d'obtenir, en vain, le soulagement que lui procurerait une minidose d'héroïne. Seule une bouteille de cognac lui sera accordée... Le temps fera son affaire, mais pourquoi faut-il que "Popeye" passe d'un bourreau à un autre, à savoir d'un trafiquant sadique qui l'a rendu accro à l'héroïne, à un policier français qui n'est prêt à faire aucune concession pour soulager un manque pourtant insoutenable ? Dans les deux situations, il a beau crier, personne ne l'écoute, ou du moins ne l'entend... On lui demande simplement de s'accrocher, sans réellement lui rendre le séjour plus confortable. Pire, on le culpabilise presque de s'être mis dans cette situation-là. La souffrance inhérente à ce sevrage radical est-elle censée compenser les erreurs du passé, comme un juste retour des choses ?... Le manque de compassion dont est victime Popeye, est au moins à la hauteur de ce qu'il a fait subir aux usagers et dealers New Yorkais dans le film de 1971...



***French Connection II***

Un film de John Frankenheimer  
Mai 1975  
Durée : 1h59





**JOUR**  
**09**

INTÉRIEUR - JOUR

1H

02'

40''


« **C'est mieux qu'une semaine à la campagne, hein ?** »

Ici, pour soulager le manque de pain-killer, on sniffe de l'héroïne, pas de la brune, mais de la blanche en provenance directe du Vietnam. On fait attention à la quantité absorbée, car on ne sait pas à quelle dose on ingérait les médicaments. Visiblement, l'effet est ici bien plus important qu'avec les antidouleur habituellement consommés. Alors on y retournera, du moins tant que le produit sera à disposition, et l'on saura ainsi supporter ses souffrances du moment... Ce film est l'adaptation cinématographique du roman de Robert Stone, journaliste correspondant de guerre, mais n'en est, bien entendu, que la version raccourcie, et particulièrement édulcorée... Le récit commence au Vietnam au début des années 70. John Converse, journaliste, y séjourne pour ramener quelques articles. Il décide, après avoir mis de côté ses "objections morales", comme il dit dans le roman, de faire rapatrier deux kilos d'héroïne aux Etats-Unis. Il demande pour cela à un vieil ami à lui, Ray Hicks, ancien Marine, de faire passer en douce cette poudre blanche aux Etats-Unis. C'est la femme de John Converse, Marge, qui est censée réceptionner le produit qui sera alors revendu sur le territoire américain... Mais bien entendu, les choses ne vont pas se passer comme prévu car un agent des stups ripoux, accompagné de deux pseudo-agents très spéciaux et brutaux, va lui mettre des bâtons dans les roues, et l'obliger à fuir en embarquant avec lui Marge. A son retour au bercail, John Converse est pris en otage par les trois agents qui convoitent la marchandise. Débute alors une longue course-poursuite qui se termine dans le désert du Nouveau-Mexique sur les terres d'une communauté hippie qui a déserté la montagne... Pour supporter la douleur de la fuite, Marge, qui consommait régulièrement du Dilaudid (analgésique opioïde) se tourne vers l'héroïne à disposition. Si dans le roman elle passe à l'injection en intraveineuse (mode de consommation particulièrement diaboliser dans le film), elle se contente ici du sniff... Le film nous rappelle à quel point l'héroïne a eu son importance au Vietnam pour supporter le stress des combats et la douleur des blessures morales et physiques. Les GI, de retour chez eux, ont ramené dans leurs bagages cette poudre véritablement blanche et pure qui fut considérée alors comme responsable d'une débâcle américaine que le président Nixon a en partie mise sur le compte des usages aux combats. Ceci bien entendu pour mieux déclarer sa guerre à la drogue...



**Les guerriers de l'enfer**

Un film de Karel Reisz  
Août 1978  
Durée : 2h06



**JOUR**  
**10**

INTÉRIEUR - JOUR



2H

25'

20''

« **On fait quoi maintenant ?****On va faire la guerre ! »**

Ici, affalé sur son trône, épuisé par un orgueil et une paranoïa démesurés, accumulés au fil des mois et des années de règne, on se recharge en cocaïne, prêts à sniffer les montagnes de poudre blanche qui s'échappent d'emballages plastiques éventrés qui gisent sur un bureau de ministre. On est prêt à faire la guerre au monde entier, celui qu'on a pourtant voulu posséder au tout début du parcours. Cette guerre a à peine commencé qu'elle est vouée à l'échec, comme "la guerre à la drogue", elle est encombrée d'une quantité bien trop importante d'armes lourdes. On mettra toutes ces dernières forces à se faire tuer avec "panache", c'est-à-dire debout, en costume trois pièces sur le balcon d'un vestibule cinq étoiles. Cette idée du "panache" restera malheureusement ancrée dans l'imagerie populaire, celle qui a construit le personnage mythique de Scarface... L'histoire commence avec l'ouverture de ports cubains aux familles qui veulent fuir la révolution de Castro. Mai 1980, les Etats-Unis accueillent sur leur sol une partie de la pègre cubaine, "réfugiés politiques" du régime de Castro qui accompagnent les familles qui ont quitté le pays et s'installent en bonne partie à Miami. Parmi cette pègre, un petit malfrat prêt à manger l'Amérique débarque avec sa mère et sa soeur. Son nom : Antonio Montana. Mais il se fait appeler Tony. "Scarface" fait référence bien sûr au surnom donné à Al Capone, affublé de trois cicatrices sur la joue et figure emblématique du grand banditisme américain des années 20 au temps de la prohibition de l'alcool... Petit caïd de rue, bossant dans un simple boui-boui, Tony a suffisamment d'arrogance et d'ambition pour se retrouver assez vite l'homme de confiance du big boss du trafic de cocaïne du moment... Son ascension, à la hauteur de son ambition, est fulgurante, et Tony a vite fait de se retrouver calife à la place du calife... Ici on découvre l'univers impitoyable du trafic de cocaïne du début des années 80, avec ses parrains, leurs hommes de main, leurs amitiés, leurs amours, leurs trahisons, leurs intermédiaires américains, et la criminalité qui accompagne un business particulièrement lucratif... On assiste au plein essor de l'importation de cocaïne en provenance d'Amérique du Sud, celle qui va saupoudrer les côtes de Floride, et en faire profiter les narines d'un Tony Montana dont l'orgueil et l'addiction causeront sa perte dans un bain de sang mémorable...

**Scarface**

Un film de Brian de Palma

Mars 1984

Durée : 2h45



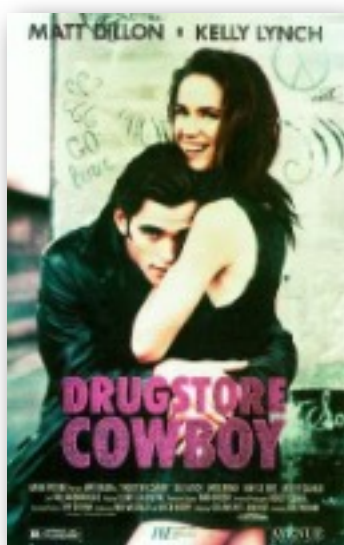
**JOUR**  
**11**

EXTÉRIEUR - JOUR



« **Je voyais des rangées de petites cuillères remplies à ras bord.** »

Ici, on nous raconte les sensations qui accompagnent un shoot, d'opiacés, on imagine du moins. « *Une douce sensation de chaleur qui envahit le corps en commençant par-derrrière le cou. Puis comme une explosion à l'intérieur du cerveau. Brusquement le monde entier paraît merveilleux. Une impression de "planer". Un autre regard sur les gens. On embrasserait même son pire ennemi. En harmonie avec la terre, avec les hommes, avec tout. Somptueux. Tout va bien dans le meilleur des mondes. Bref, l'existence paraît extraordinaire...* ». Dans l'intimité d'un véhicule automobile en marche, on s'injecte, nécessité faisant loi (même si c'est avec bien trop d'aisance apparente, étant donné les secousses), une dose de ce que l'on vient de dérober en pharmacie. Et ce n'est pas la première fois. Ces braquages sont le lot quotidien de deux couples d'usagers en quête de tout ce qui peut bousculer, stimuler ou endormir, leur cerveau. Ces jeunes braqueurs sont de belles et grandes gueules, surtout Bob et sa femme Diane qui sont accompagnés par deux tourtereaux, Rick et Nadine, qui ne font que suivre le mouvement en toute naïveté apparente... Les deux premiers tiers du film nous racontent, dans un Portland, Oregon, du début des années 70, l'épopée de ce mini-gang attachant de quatre polyconsommateurs assidus, sans réel domicile fixe, mais qui, semble-t-il, ne se portent pas si mal après tout, jusqu'à ce que l'un des membres les quitte tragiquement... Ce dernier événement dramatique, mais aussi la routine des braquages, usages, déménagements successifs, ainsi que la poursuite sans fin d'un policier pugnace, auront raison de Bob qui décide de quitter la partie et de se sevrer à la méthadone en se faisant accompagner dans un centre... L'intérêt de suivre ce programme est, non seulement qu'il mènera notre narrateur avec succès jusqu'au bout du processus, mais aussi qu'il y retrouvera un vieux compagnon, un certain Père Murphy, vieux prêtre à la retraite, ancien toxicomane, interprété par William Burroughs en personne, en extase devant un flacon d'une vingtaine de comprimés de Dilaudid que Bob lui offre. L'auteur du *Festin Nu* profite de cette incarnation pour faire l'apologie des usages de drogues, et contrer ainsi la diabolisation ambiante qu'il regrette. Il pense, à raison, qu'il ne connaîtra pas de son vivant le jour où "le problème de la drogue", comme il dit, sera réglé...



**Drugstore Cowboy**

Un film de Gus Van Sant  
 Avril 1990  
 Durée : 1h40



A woman with long, dark, wavy hair is styling her hair with a brush. She is wearing a light blue patterned top. A man in a red sweater is standing next to her, looking at her hair. The background is a warm, orange-toned wall.

**JOUR**  
**12**

INTÉRIEUR - JOUR



« **Je me shoote à ta poudre à parasites. Tu veux essayer ?** »

Ici, on s'injectera dans la poitrine une substance que l'on n'aurait pas imaginée injectable chez l'homme, à savoir la pyréthrine, poudre de couleur jaune pulvérisée sur les cafards pour les anéantir. Sans que l'on puisse réellement associer ses effets à ceux d'un quelconque psychotrope connu, on nous parle ici de défonce, symboliquement, très littéraire, à savoir qu'elle provoque un « *effet kafka et que l'on devient alors un cloporte.* », nous dit la jeune femme qui en use régulièrement... Ce film n'est pas censé être l'adaptation du célèbre roman éponyme de William Burroughs, mais bien plutôt ce qui pourrait être la genèse de ce qui constituera une somme littéraire importante dont sera tiré, en partie, "Le festin nu". Même s'il reprend quelques épisodes de l'œuvre, c'est avant tout une mise en images des aventures de l'auteur : sa consommation d'héroïne, la mort accidentelle de sa femme une balle dans la tête, son séjour à Tanger, mais aussi sa fréquentation des auteurs Kérouac et Ginsberg (Hank et Martin dans le film)... L'histoire commence à New York en 1953, et est celle d'un exterminateur de cafards, Bill Lee (ancien pseudonyme de l'auteur) dont l'épouse se shoote à la pyréthrine, qu'elle vole dans les réserves de son mari. Lui-même injecteur occasionnel, Bill est sujet à des hallucinations qui lui font croire à un immense complot qu'il pourrait déjouer en tant qu'agent secret. Il doit commencer par tuer sa femme, identifiée comme agent de l'Interzone Corporation, une organisation basée dans l'Interzone donc, « *ce port franc bien connu de la côte nord-africaine, un havre pour les laissés-pour-compte de la terre, un chancre infesté dans le bas-ventre de l'Occident.* », nous explique l'officier traitant de Lee, qui n'est autre qu'un cafard géant... Pour se sevrer, Lee se fait administrer par un médecin une autre poudre mystérieuse, noire cette fois-ci, censée retirer toute envie à l'utilisateur de reprendre de la pyréthrine... Cette poudre, appelée viande noire, est faite à partir de mille-pattes centipèdes aquatiques géants du Brésil, s'avère être tout aussi addictive que la jaune, et donne accès à cet espace imaginaire qu'est l'interzone, où notre héros part se cacher après avoir tué sa femme. Il n'est pas nécessaire de l'injecter. Il suffit d'appliquer son doigt poudré sur une veine pour que le produit pénètre dans le sang... Quant aux effets secondaires « *Rien qui puisse surprendre un drogué.* », nous dit le Docteur Benway...



**Le festin nu**

Un film de David Cronenberg  
Mars 1992  
Durée : 1h55





**JOUR**  
**13**

INTÉRIEUR - JOUR

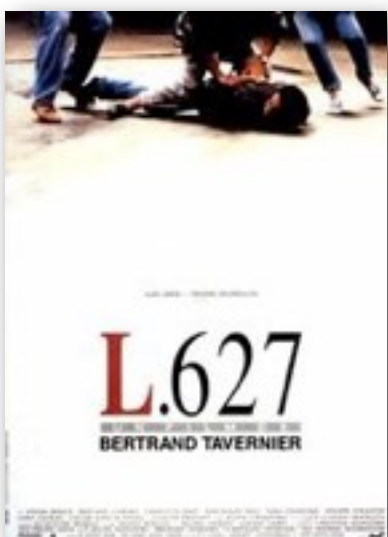


1H

04'

« **Quand j'ai bien pécho, je me fais six shoots dans la journée, alors tu me fais marrer avec tes comprimés.** »

Ici, on devra se contenter de Temgésic ou autre antalgique pour soulager les douleurs liées au manque d'héroïne. Il sera essentiellement question ici de traiter de la problématique du trafic de stupéfiants mais pas de celle de l'usage ou du sevrage, si ce n'est pour faire la morale et la leçon aux usagers en leur proposant simplement de mobiliser leur volonté, rien que ça, pour arrêter "cette merde", ou alors en passant, pourquoi pas, aller se faire soigner à l'hôpital Marmottant (fameux centre d'accueil, d'accompagnement et de soin pour usagers de drogues). Ca ne va donc pas plus loin... Une chose est sûre, que l'on soit simplement dealer, ou alors usager-revendeur, on sera traité de la même manière, c'est-à-dire sans ménagement... Ce film du tout début des années 90 nous plonge dans le quotidien de la brigade des stupéfiants de Paris, ou plutôt de la cellule Stup de la DPJ (Département de la police judiciaire), cellule bien modeste qui ne compte que cinq membres installés dans deux préfabriqués de quelques mètres carrés, et qui font avec les moyens du bord. Oubliez les ordinateurs ou même les machines à écrire électriques, et vive le minitel... L 627, le titre du film, fait référence à l'ancien article de loi introduit dans le code de la santé publique, et qui indique les sanctions en cas d'infractions liées à l'usage, la détention ou le trafic de stupéfiants... Nous suivons Lucien, dit "Lulu", policier très impliqué dans son travail, et en parallèle protecteur d'une jeune prostituée héroïnomane, Cécile. Lulu s'est fait muter dans cette brigade des stups et essaie de faire de son mieux, avec l'engagement et l'intégrité qui le caractérise. Passionné de vidéo, il emmagasine des images lors des planques, dites en "sous-marins", mises en place. Mais malheureusement pour lui, il doit faire avec des collègues qui ne sont pas toujours sur la même longueur d'onde que lui, et avec des moyens mis à disposition qui semblent bien dérisoires... Ici la lutte contre le trafic se fait à la petite semaine, avec des moyens relativement modestes. Bien entendu les usagers ou les petits dealers ne s'en sortent pas pour autant à bon compte, mais le trafic, lui, est bien loin d'être endigué... Alors un sentiment "d'à quoi bon" se fait rapidement ressentir, sentiment qui donne envie de bousculer tous les paradigmes et un certain nombre d'articles de loi malvenus...



L 627

Un film de Bertrand Tavernier  
Septembre 1992  
Durée : 2h25



**JOUR**  
**14**

INTÉRIEUR - NUIT

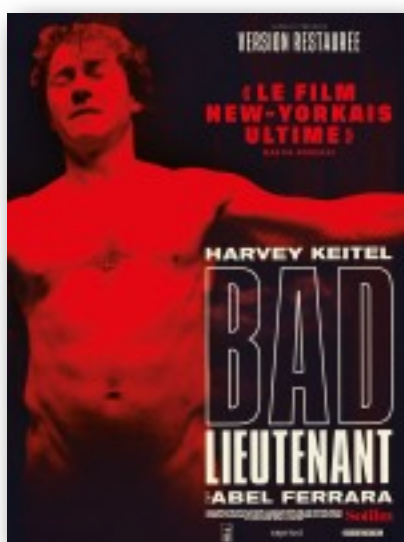
1H

09'

50''

« *Les vampires ont de la chance. Ils se nourrissent des autres...* »

Ici, l'on doit « *se nourrir de soi-même... ...Se manger jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de nous sauf la faim.* ». Dans l'intimité d'une cuisine, on prépare le shoot d'héroïne comme il se doit, ou du moins en prenant un minimum de précautions. Bien entendu, l'ensemble des faits et gestes nécessaires à une réduction des risques optimale ne sont pas ici au rendez-vous, mais l'intention est là. Un coton alcoolisé est appliqué sur la zone d'injection, et un coton sec absorbe la goutte de sang à la fin du shoot. Aucune tension dans les gestes habiles d'une usagère qui y va en douceur et sait comment faire pour que l'injection réalisée sur l'homme en demande, assis sur un tabouret près du plan de travail, se fasse dans les meilleures conditions... Pendant que cet homme profite du flash et des effets sédatifs de l'héroïne, effets qui accompagnent ceux du verre d'alcool bu précédemment, la litanie des mots, cités plus haut, prononcés par la jeune femme, berce le cerveau du protagoniste de cette histoire... Cette scène d'injection, montrée sans artifice, a fait couler beaucoup d'encre, tout comme ce film qui nous raconte comment un policier ripou tente de s'amender de tout le mal qu'il a pu faire en essayant de convaincre une religieuse, agressée sexuellement dans une église, de porter plainte contre ses deux agresseurs, qu'elle connaît. Si le policier arrive à mettre la main sur eux, alors peut-être sera-t-il absous de tous ses péchés. Le pardon dont les deux violeurs bénéficient de la part de la religieuse est à la hauteur de celui que ce bad lieutenant, qui ne sera jamais nommé, implore... Si les usages réguliers de psychotropes divers et variés accompagnent le parcours de vie de ce bad lieutenant corrompu, ce n'est pas pour nous faire croire qu'ils sont le lot de ceux qui enfreignent la loi et qu'ils font partie de la panoplie du bad guy, mais bien plutôt pour nous montrer que le policier tente ainsi d'endormir la mauvaise conscience qui le ronge. L'homme se débat avec des problèmes financiers dus à une série de paris sportifs perdants, problèmes qui ne font qu'exacerber sa colère... Pour la petite histoire, il est dit que tous les usages de drogues dans le film sont réels, dont celui d'héroïne, l'injection étant réalisée alors par Zoë Lund, amie du réalisateur, figure de l'underground et de la contre-culture, elle-même usagère de drogues par voie intraveineuse. Elle mourra d'une overdose en 1999 à l'âge de 37 ans...



### **Bad Lieutenant**

Un film de Abel Ferrara  
Mars 1993  
Durée : 1h38





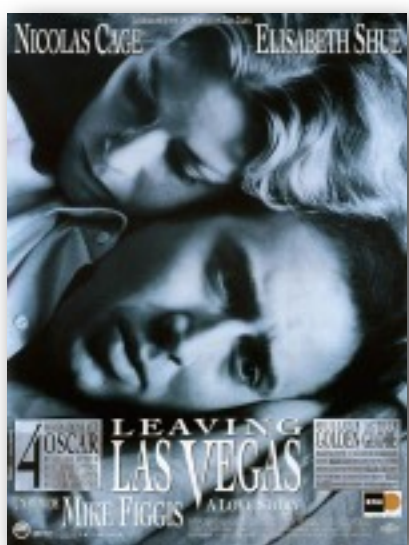
**JOUR**  
**15**

INTÉRIEUR - JOUR



« *Tu es la fille qu'il me fallait.* »

Ici, on s'efforce de boire jusqu'à en mourir. On demande à celle qui a décidé de partager notre vie, malgré ce que ça implique, de ne surtout pas nous demander d'arrêter. On accepte comme cadeau, avec émotion, cette belle flasque d'alcool, à remplir à volonté, preuve que l'on n'ira pas contre l'envie de l'intéressé de "se suicider à l'alcool", comme il dit... Ce drame romantique nous plonge dans les affres de l'alcoolodépendance de Ben, scénariste qui, après s'être fait licencier à cause de sa consommation abusive d'alcool, décide de partir s'installer à Las Vegas avec pour seul objectif, comme on l'a dit, de "se suicider à l'alcool". Il se donne quelques semaines ou quelques mois. Comment en est-il arrivé là ? Lui-même n'en est pas sûr. Il ne sait plus s'il a commencé à boire parce que sa femme l'a quitté, ou si elle l'a quitté parce qu'il s'est mis à boire... Grâce à son indemnité de licenciement, il s'installe dans une chambre d'hôtel louée à l'année, chambre loin d'être luxueuse, et dépense alors tout son argent dans la boisson. Les bouteilles prennent toute la place mais l'on est sûr ainsi de ne pas en manquer... Après avoir failli renverser une jeune femme prostituée sur un passage piéton, il fait sa connaissance à une autre occasion, et lui propose cinq cents dollars pour qu'elle passe la nuit avec elle. Cette jeune femme s'appelle Sera. Elle sympathise avec son client, et finit par en tomber amoureuse. Elle lui propose de s'installer dans son appartement plutôt que de rester dans cette chambre miteuse. Il accepte mais à condition, nous l'avons énoncé plus haut, qu'elle ne lui demande jamais d'arrêter l'alcool. Elle est prête à l'accepter pour ce qu'il est, et fait le choix de vivre avec lui-même si elle doit s'attendre à supporter les états alcoolisés ou de manque de son compagnon. Ben l'accepte elle aussi en retour pour ce qu'elle est. Il voit cette jeune femme comme un ange tombé du ciel, « *un antidote qui se mélange à l'alcool et lui permet de se maintenir à flot* ». Mais il sait que ça ne durera pas. Il est fou d'elle, mais ne l'épargnera pas en effet... Ici, tout ce qu'implique une alcoolodépendance nous est livré sans jugement : l'ivresse déstabilisante pour l'entourage, le craving, les symptômes du manque : tremblements, delirium tremens, etc... Sera vit sa codépendance avec beaucoup de patience. Ben a totalement conscience de ce qu'il fait vivre à sa compagne sans pouvoir ou vouloir infléchir sa consommation. Ici, chacun fait ce qu'il peut...



**Leaving Las Vegas**

Un film de Mike Figgis  
Mars 1996  
Durée : 1h51



**JOUR**  
**16**

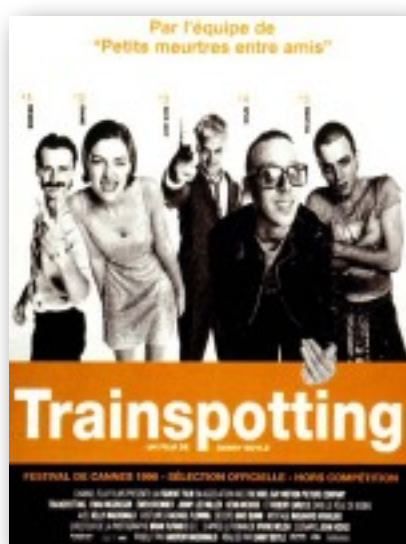
INTÉRIEUR - JOUR





« **Je passerai directement à l'injection en intraveineuse de drogue dure.** »

Ici, on s'installe en tailleur sur la moquette souillée d'un squat glauque d'Edimbourg, pour s'injecter une dose d'héroïne, servie sur un plateau, la seringue déjà pleine, par le serveur dealer habituel, à savoir celui qui se fait appeler "La Mère Supérieure" (car le plus ancien des "camés" de la bande), qui sait se faire payer d'avance et fournit une brune « *aussi pure que de la neige* », à ce qu'il en dit du moins. L'héroïne est aspirée dans la veine en deux temps trois mouvements, le temps de balancer le son, celui de Lou Reed, "Such a perfect day". On s'enfonce dans la moquette jusqu'à rétrécir son champ de vision et disparaître dans un flash bien plus intense que d'habitude, au risque de se retrouver alors à l'hôpital victime d'une surdose... Cette scène culte d'un film non moins culte, adapté du roman d'Irvine Welsh, nous raconte les aventures de quatre Ecossais, et quelques autres, qui sauront faire parler d'eux bien au-delà des frontières de leur pays. Renton, Sick Boy, Begbie et Spud traînent leurs guêtres dans une ville qui n'est pas prête à les accueillir les bras ouverts dans ce début des années 90 en dépression, où la récession économique sait se faire remarquer... Mark Renton, le narrateur de cette histoire, tente de se débarrasser de son addiction à l'héroïne et a fait plusieurs tentatives de sevrage au valium, à la méthadone ou à la dur, même si ses succès sont mitigés dirons-nous, ou du moins de courte durée, sauf le dernier peut-être. Même s'il tente de « *choisir la vie* », comme il le dit si bien, mais sans les trips à héroïne, c'est sans compter sur l'encombrement de ses amis qui savent comment faire, volontairement ou non, pour le ramener dans leurs histoires de pieds nickelés. On a du mal à imaginer qu'ils puissent se sortir un jour de toutes les combines fouareuses dans lesquelles ils s'aventurent en mode survie... Le film, même s'il marqua son époque pour sa liberté de ton et la fraîcheur de ses personnages, a su exploiter les représentations qui circulaient sur les usages de drogues et le mode de vie qui l'accompagnait, mais aussi sur une jeunesse à la marge en quête de sensations fortes ou d'anesthésiants puissants... Nous aurons l'occasion de retrouver nos quatre personnages, vingt ans plus tard dans ce qui constitue la suite de *Trainspotting*, un film titré *T2 Trainspotting*, mais adapté cette fois-ci du roman de Irvine Welsh, *Porno...*



**Trainspotting**

Un film de Danny Boyle  
juin 1996  
Durée : 1h33



**JOUR**  
**17**

INTÉRIEUR - JOUR

1H

09'

10''

« ***On en essaie une. On voit l'effet que ça fait. Si ça va pas, on arrête.*** »

Ici, on fume une cigarette pour deux, après cent quarante-trois jours d'abstinence. On se la partage à la taffe près. On attend qu'il se passe quelque chose. Rien ne viendra si ce n'est un malaise dû au trop-plein de nicotine. Des patchs, peut-être fortement dosés, avec une reprise de l'usage de tabac, ça ne fait pas toujours bon ménage... Revenons en arrière. Au tout premier jour de sevrage. Bernard et Didier sont deux beaux-frères, fumeurs réguliers. Leur orgueil démesuré les conduit, à un déjeuner de famille, à faire le pari d'arrêter de fumer pendant quinze jours. Les deux hommes ne s'apprécient pas vraiment, et se lancent ce défi, persuadés l'un et l'autre qu'ils seront plus résistants que leur adversaire. Ce n'est pas contre leur addiction au tabac qu'ils se battent, mais contre leur beau-frère respectif. L'orgueil a ses raisons que la raison ignore... Bref ! Tenir au moins quinze jours, c'est l'objectif que chacun jette à la figure de l'autre... Assez vite, les arguments en faveur d'un arrêt total font leur apparition : des années de vie gagnées d'un côté, des économies substantielles de l'autre... Bien entendu, le sevrage ne sera pas un long fleuve tranquille. Les jours seront comptés, surtout au début, quand la frustration laisse place à la nervosité, la nervosité à l'irritation, et l'irritation à l'enfer qu'ils font vivre aux membres de leurs entourages respectifs. Il y aura bien entendu des envies très fortes de reprendre la clope, mais des concours de circonstances empêcheront cette reprise. Pour tenir, chacun d'entre eux s'essaie soit à l'acuponcture, soit aux patchs, soit à l'ingestion de médicaments... Bon an, mal an, les jours d'abstinence s'accumulent jusqu'à cette fameuse cigarette partagée à deux. Entre-temps, leurs femmes les ont quittés, et ils vivent désormais le sevrage à deux, pleinement solidaires. Ils participent à des groupes de parole, trouvent de larges compensations dans la nourriture et l'alcool, mais ne trouveront la paix qu'après un an de sevrage, même si l'envie reste persistante... Pas sûr que de voir cette comédie donne envie aux fumeurs d'arrêter de fumer, mais ce n'est pas l'objectif. Le placement de produit tabagique, comme une fameuse marque de clope bien visible, est là pour nous le rappeler... Mais peu importe. On n'attendait pas ici une campagne de prévention. Il restera tout de même de cette fiction un slogan culte : « *Le tabac c'est tabou, on n'en viendra tous à bout !* »...



### **Le pari**

Un film de Didier Bourdon  
et Bernard Campan  
Octobre 1997  
Durée : 1h40



A close-up photograph of a man wearing a dark suit jacket, a white shirt, and a blue patterned tie. He is also wearing yellow-tinted sunglasses. He is holding a dark, rectangular perfume bottle with a silver cap in his right hand. The background is slightly blurred, showing what appears to be a window with blinds. A semi-transparent white circle is overlaid on the center of the image, containing text.

**JOUR**  
**18**

INTÉRIEUR - JOUR

1H

22'

30''

« **Un truc à faire passer la mescaline pure pour de la limonade.** »

Ici, dans l'intimité d'une chambre d'hôtel, il est question d'ingérer de d'adrénochrome, substance synthétisée à partir de l'adrénaline, qui provoque de fortes chaleurs et des angoisses hallucinatoires. On ne se contente pas d'une lichette comme le propose le généreux donateur, mais de tout un flacon... ou presque. On se lance ici, sans retenue aucune, dans des usages expérimentaux de tous produits à disposition. Les trips sont alors à la hauteur de la dose ingurgitée et du potentiel psychoactif de chacun de ces produits. Les comportements débridés suivent le mouvement dans un univers fictionnel qui laisse de la place à un nombre considérable de substances, dont certaines sont associées habituellement au psychédélisme qui occupa une bonne partie des années 60 et début des années 70... 1971, mettons nous en route vers Las Vegas en compagnie du journaliste Raoul Duke et son avocat-agent, le Dr. Gonzo... Raoul Duke est ici l'avatar de Hunter S. Thompson, fameux journaliste et écrivain gonzo de l'époque. Le film est adapté du roman du même nom... L'auteur a été missionné pour suivre une fameuse course d'enduro dans le désert du Nevada. Sa seconde mission consistera, elle, à suivre le troisième congrès des procureurs généraux sur les stupéfiants et drogues dangereuses. Ce séjour à Las Vegas est l'occasion de prises multiples de substances psychoactives sur fond de guerre du Vietnam et de guerre à la drogue lancée par Nixon à la même époque... Nos deux protagonistes sont comme deux ovnis qui trimbalent leur carcasse instable d'un hôtel à un autre, d'une ville à une autre, et perdent, au fur et à mesure de leurs trips successifs, le sens des réalités... Ici tout y passe, ou presque. Dans leurs bagages, pourtant peu volumineux, une mallette dont le contenu est le suivant : « 2 sacoches d'herbe, 75 boulettes de mescaline, 5 feuilles d'acide-buvard costaud, une demi-salière de coke, et un arc-en-ciel de trucs pour monter, descendre, rire, hurler. Mais aussi un litre de tequila, un de rhum, une tonne de bières, un demi-litre d'éther et deux douzaines de poppers. » Nos deux aventuriers disjonctés, car sous effets en continu, voyagent donc avec ce qui leur semble indispensable à leur survie cérébrale. Le film est un long trip report où pertes d'équilibre, visions troubles, parano et hallucinations diverses et variées alimentent parfois de sacrés bad trip...



**Las Vegas parano**

Un film de Terry Gilliam  
Août 1998  
Durée : 1h58





**JOUR**  
**19**

INTÉRIEUR - JOUR





« *Avec le temps tu verras, tu vas adorer les aiguilles..* »

Ici, on n'hésite pas à s'injecter de l'héroïne dans l'aîne, et même aussi dans la veine jugulaire. On ne gaspille pas le produit, comme il est dit, en le sniffant. On va droit au but. On ne tergiverse pas. On fera tout pour atteindre son objectif sans se préoccuper de réduction des risques. Après tout, ça fait partie du métier... Ce film de Larry Clark, réalisateur qui a pour habitude de donner de la visibilité à ceux qui s'aventurent à la marge, le temps d'un bout de vie du moins, met en cheville deux couples dans les années 70. D'un côté Mel et Sid, un couple de quadragénaires injecteurs d'héroïne, dealers-braqueurs, et de l'autre Bobbie et Rosie, un très jeune couple d'amoureux qui ont soif d'aventures. Bobbie, la petite vingtaine est un petit délinquant qui vit, lui, de petits larcins. Rosie, son amoureuse, l'accompagne dans ses pérégrinations et sniffe à l'occasion de l'héroïne. Elle ne veut pas l'injecter car elle n'a jamais aimé les aiguilles... Une nuit, après avoir vidé des flippers, s'être fait surprendre par un policier, reçu des coups de matraque, mais réussi à s'enfuir, Bobbie rencontre Mel, l'oncle d'un ami à lui, qui lui fait une injection d'héroïne, à défaut de morphine, dit-il, pour soulager ses douleurs physiques... Quand Mel propose par la suite au jeune homme de voir plus grand, de lui apprendre le métier et de l'accompagner dans un coup a priori facile, à savoir le vol d'un stock d'amphétamines chez un médecin, difficile pour Bobby de dire non et de résister à l'appât du gain. Une fois le coup réalisé, ils se lanceront sur les routes pour vendre le butin, accompagnés de leurs compagnes respectives. C'est parti alors pour l'aventure à quatre en Cadillac, aventure qui ne sera évidemment pas de tout repos. Le prochain coup se passera bien moins bien, les risques pris bien plus grands, et les tensions dans le quatuor s'accroîtront... Ici l'attrait du gain mais aussi et surtout l'idée de liberté et de belle vie sur les routes, avec une prise en charge totale d'adultes présents et réconfortants, est la motivation première de ce très jeune couple qui trouve en Mel et Sid des parents de substitution... Malheureusement, la consommation d'héroïne est aussi de la partie, depuis le début, et fera des dégâts sur Bobbie et surtout Rosie, plus fragilisée par son inexpérience des produits consommés. Elle s'aventure ici sur un terrain qu'elle ne maîtrise pas. L'insouciance, mais aussi la douleur d'avoir perdu l'enfant qu'elle voulait mettre au monde, lui coûtera cher...



**Another day in paradise**

Un film de Larry Clark  
 Mai 1999  
 Durée : 1h41



**JOUR**  
**20**

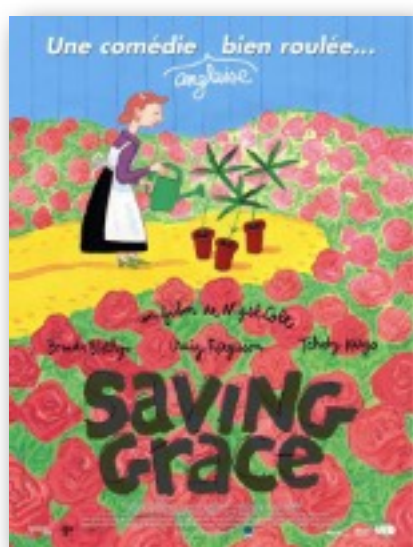
EXTÉRIEUR - JOUR





## « T'es sûr que ça marche ? »

Ici, loin de l'intimité d'un chez soi, mais dans celle d'une crique, face à l'immensité de l'étendue tumultueuse de l'océan qui invite à la modestie et à l'apaisement, on teste les effets du produit que l'on compte cultiver. On s'étonne qu'ils n'apparaissent pas dans les secondes qui suivent l'inhalation, mais l'on est prête à accueillir ce qui se présentera sans idée préconçue visiblement... Ici les effets se résumeront à cette hilarité présentée si souvent dans les oeuvres cinématographiques, du moins les comédies, quand il s'agit d'expérimentation du cannabis. C'est probablement l'un des effets les plus visuels et les plus communicatifs, ceci expliquant cela. Bien entendu la détente et la faim, par exemple, seront présentées quelque temps plus tard... Ici les usagers néophytes, mais cultivateurs experts donneront un coup de main aux usagers réguliers mais apprentis cultivateurs... Cette comédie britannique nous raconte comment Grace, la cinquantaine, aux prises à de graves difficultés financières suite au décès de son époux et aux dettes considérables dont elle a hérité, décide, avec la complicité de son jardinier Matthew, de faire pousser dans sa serre, jusque-là dédiée aux orchidées, de la marijuana. Elle saura alors mettre à profit ses connaissances et compétences en horticulture pour sauver un premier plant de cannabis, et par nécessité économique, faire fructifier tout cela par la suite. Elle obtient alors une importante récolte... Mais c'est bien beau d'avoir en possession autant de kilos de marijuana, il faut ensuite pouvoir écouler la marchandise pour renflouer les caisses et rembourser les créanciers aux portes du cottage... Heureusement, ou malheureusement, on ne s'improvise pas dealer aussi facilement. Il ne suffit pas d'aborder les passants dans la rue en tenue du dimanche pour réussir à vendre sa weed au tout-venant. Il faut pénétrer le milieu, et quand il s'agit d'écouler des dizaines de kilos en peu de temps, on a forcément affaire à de gros bonnets, intermédiaires incontournables... Ici la comédie impose une happy end qui réconcilie producteur et distributeur dans le meilleur des mondes. Le village entier est ici complice des aventures cannabiques de cette veuve, et à aucun moment les entrepreneurs de morale, comme on dit, n'auront l'occasion d'empêcher la présentation sous un jour favorable de la célèbre plante verte. Et pourtant nous ne sommes qu'au tout début des années 2000...



### **Saving Grace**

Un film de Nigel Cole  
 Octobre 2000  
 Durée : 1h34



**JOUR**  
**21**

INTÉRIEUR - JOUR

24' 10" « ***On devrait la goûter juste pour savoir comment on la coupe. C'est tout !*** »


Ici, on s'apprête à piquer un peu dans le stock d'héroïne que l'on vient d'acheter et planifier de revendre, après l'avoir coupé, pour ainsi rassembler tous les sous nécessaires à un changement de vie. On y goûte une fois, mais promis on n'y reviendra pas. On prend le temps d'apprécier alors un produit de bonne qualité semble-t-il. Mais, attention, pas question de se laisser tenter systématiquement par le produit à disposition... Années 90, Harry, son ami Tyrone, et sa petite amie Marianne, essaient de se sortir de la galère en s'essayant au deal d'héroïne. Ils rêvent d'une vie meilleure et veulent faire des économies pour mener à bien leurs projets d'avenir. Mais la consommation intensive, et le craving, ne sont conciliables qu'un temps avec ces économies à réaliser, surtout quand l'argent et la marchandise sont à portée de shoot. Le premier stock de produit, revendu au compte-gouttes mais avec succès au tout-venant, sera vite épuisé, et la pénurie d'héroïne du moment, empêche de reconstituer son stock. Malheureusement, les bonnes intentions et les bonnes affaires n'auront qu'un temps... Sarah, la mère d'Harry, est, elle, accro à la télé et à la nourriture, et lorsqu'elle apprend qu'elle va passer, peut-être, éventuellement, pas sûre, au jeu télévisé qu'elle regarde tous les jours, elle décide de se mettre au régime, mais n'y arrive pas. Elle se tourne alors vers un médecin qui lui prescrit des coupe-faim qui sont en fait des amphétamines. Les comprimés violets pour le matin, les bleus pour l'après-midi, et les oranges pour le soir. Les verts seront à ingérer avant le coucher. Trois comprimés d'amphétamines pour couper la faim dans la journée, et un dernier comprimé de somnifères pour réussir à dormir la nuit. Les dents ne s'arrêteront de grincer qu'à ce moment-là... Sarah se sent revivre, mais met à l'épreuve sa tolérance au produit, augmente le dosage, et commence alors à souffrir de confusion mentale... Ici, la quête du produit, quel qu'il soit, devient une obsession, et l'on est prêt à toutes les compromissions pour s'en procurer. Et quand il s'agit de se faire soigner en urgence un abcès purulent au bras, on est mal reçu par la police et l'on finit en prison sans plus de soin... Même si ce film avance à toute allure et concentre à lui tout seul toute l'imagerie autour des héroïnomanes, il fait part d'une certaine réalité des années 90, à savoir la nécessité de mettre en place une politique pragmatique et durable de soutien, d'accompagnement et de soin...



***Requiem for a dream***

Un film de Darren Aronofsky  
Mars 2001  
Durée : 1h50



A woman with dark hair, wearing a white lab coat, is focused on her work in a laboratory. She is leaning over a piece of equipment, possibly a microscope or a specialized instrument. The background is a clean, white tiled wall. A large, semi-transparent white circle is overlaid in the center of the image, containing text. The text is arranged vertically: 'JOUR' in large black letters, '22' in large orange letters, and 'INTÉRIEUR - JOUR' in smaller black letters with a thin underline.

**JOUR**  
**22**

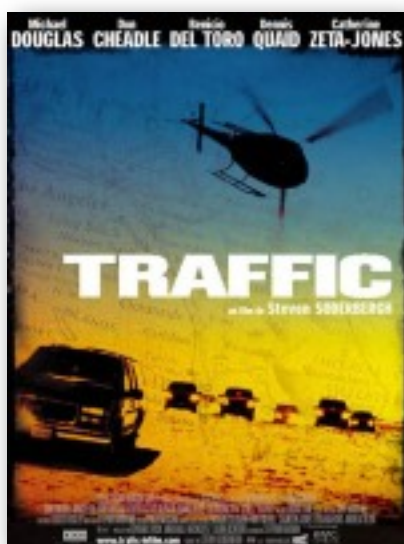
INTÉRIEUR - JOUR



1H 14' 40''


## « Où tu la caches ? Où caches-tu la drogue ? Où est-elle ? »

Ici, dans l'intimité d'une salle de bains, on chasse le dragon, free base ou héroïne, en cachette de son père, directeur d'une prestigieuse institution, l'ONDCP (Office of National Drug Control Policy). On a caché tout son matériel en haut de l'armoire pour y revenir régulièrement depuis que l'on a été initié par son amoureux, étudiant comme nous... La jeune femme ne pourra pas cacher ça plus longtemps à son père dont le niveau de colère est à la hauteur de ses responsabilités dans la lutte contre le trafic de stupéfiants aux Etats-Unis. Pour ce père de famille, que ce soit dans la salle de bain de sa fille, dans les poches d'un usager ou dealer de rue, dans les véhicules des trafiquants qui passent la frontière, l'objectif reste le même : mettre la main sur ce "satané" produit, ses vendeurs et ses consommateurs, qui nous échappent depuis tant d'années... Robert Wakefield, juge à la cour suprême, vient d'être nommé à la tête de la lutte contre le trafic de drogues, univers qu'il découvre. Au même moment, sa fille, enfant modèle, plonge petit à petit dans une consommation problématique de free base (crack), mais aussi d'héroïne en injection... A San Diego, ville américaine qui regarde sa jumelle mexicaine de Tijuana à travers un mur loin d'être infranchissable, on suivra les corps intermédiaires du cartel de Tijuana... De l'autre côté de cette frontière, au Mexique donc, Javier Rodriguez, policier, essaie de rester intègre dans un monde où la corruption règne. Il travaille d'un côté pour un chef de cartel, et de l'autre pour la DEA, la brigade des stupés américaine... Croisements de vie, sur fond de guerre des cartels mexicains... On tente ici de nous donner accès aux différentes facettes du trafic, à savoir à la guerre que mènent les autorités américaines contre les narcotrafiquants, à celle que mènent les cartels entre eux, à la corruption endémique des forces de l'ordre mexicaines, au travail des acteurs de terrain, et à l'impact que tout cela a de chaque côté de la frontière, non seulement sur la bonne santé du trafic, mais aussi sur les usages... La palette d'exploration est ici assez large... On se rend compte alors de la complexité de cette lutte antidrogue. Tant que la demande est continue d'un côté, l'offre est toujours prête à suivre de l'autre. Les deux pays frontaliers n'ont pas les mêmes méthodes de lutte, et le budget alloué à cette lutte est loin de faire le poids face aux sommes colossales engrangées par les cartels. Le combat semble alors bien vain encore une fois...



**Traffic**

Un film de Steven Soderbergh  
Mars 2001  
Durée : 2h27



**JOUR**  
**23**

EXTÉRIEUR - JOUR





« **85% de toute la coke qu'on sniffait fin des années 70, début 80, venait de chez nous.** »


Ici, on n'ira pas avec le dos de la cuillère, comme on dit. On consomme tout autant qu'on trafique, dans une période où la cocaïne, en provenance de Colombie, coule à flots aux Etats-Unis. L'usage est festif et accompagne donc l'ensemble des personnages de cette histoire dont les rêves sont inévitablement associés aux revenus générés par le trafic de la poudre blanche... Ce film s'inspire de la vie de George Jung, trafiquant américain de marijuana et de cocaïne aux Etats-Unis dans les années 70-80... Sur la côte californienne, George, bourré d'ambition mais rêvant d'une vie oisive, se lance dans le trafic de cannabis, aidé par ses amis Tuna, Dulli, Derek et Barbara, qui est hôtesse de l'air et dont on ne fouille pas les bagages. Le cannabis est acheté au Mexique et acheminé aux Etats-Unis via les vols réguliers entre les deux pays. Les affaires marchent plus que bien, si bien qu'après la Californie, George s'attaque à la côte Est, et notamment à la Floride. Cette fois-ci les vols chargés de marijuana se font grâce à une flotte de petits coucous... Sa première arrestation en 1972 mettra fin au trafic de cannabis. Mais le relais sera pris par la cocaïne à sa sortie de prison, après y avoir passé seize mois, suite à sa rencontre entre les murs avec un certain Diego Delgado, Colombien qui devient son ami. L'homme l'introduit en 1977 auprès de Pablo Escobar, Big Boss du cartel de Medellin qui lui confira une bonne partie de sa cocaïne pour qu'elle envahisse les Etats-Unis via la Floride, et notamment Miami où elle fait des adeptes en masse. George devient alors l'un des tout premiers importateurs massifs de cocaïne sur le sol américain. Le blanchiment se fait au Panama pour éviter les commissions exorbitantes que demandent les banques américaines pour fermer les yeux sur l'origine des fonds. George épousera la femme d'un de ses anciens associés colombiens et vivra la vie de Pacha dont il avait tant rêvé, jusqu'à ce que le FBI puis la DEA mettent la main sur lui... Ici la réussite dans le trafic, associée à une réussite sociale, du moins pour les acteurs de ce trafic, semble devoir rimer avec aucune autre aspiration que la flambe. Même si l'on joue souvent avec le feu, on estime que les risques en valent la chandelle. Les exécutions et les arrestations font alors partie intégrante du business. On fait avec, pour mieux rebondir... Ou presque.



**Blow**

Un film de Ted Demme  
Septembre 2001  
Durée : 2h00





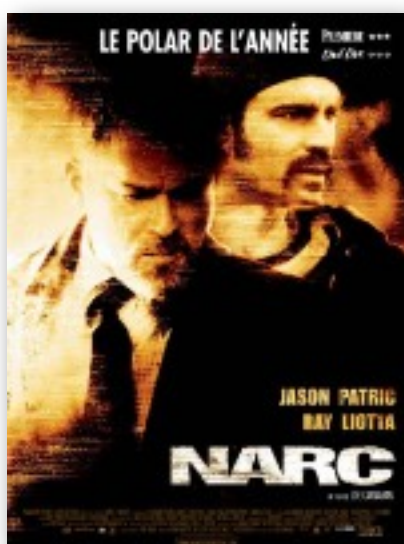
**JOUR**  
**24**

INTÉRIEUR - JOUR




**« Il voit l'arme, il prend un petit peu d'herbe, il l'a met dans la culasse, il l'allume et tire dessus. »**

Ici, on s'essaie à une pipe artisanale en utilisant le canon d'un fusil. En voulant fumer du cannabis de manière non conventionnelle, on risque, dans l'intimité d'un bain chaud, de se griller la cervelle, surtout si l'on a oublié une cartouche dans la chambre. C'est du moins le scénario qu'imagine Nick Tellis, agent qui constate le décès d'un usager-dealer dans sa baignoire... Après dix-huit mois passés sans exercer son métier de policier, dont une partie en prison pour usage d'héroïne, l'ex-agent infiltré de la brigade des stupés décide, même s'il s'était fait la promesse de changer de métier, de réintégrer la police. On le place sur une vieille affaire de meurtre d'un policier, un certain Michael Calvess, lui-même agent infiltré. Il est accompagné dans sa mission par un autre agent, proche de la victime, et qui avait découvert le corps. Le lieutenant Oak est une tête brûlée qui considère que tous les coups sont permis pour arriver à ses fins. Les deux hommes prennent en charge cette mission qui leur tient particulièrement à coeur... Mais replonger dans ce milieu du deal n'est pas sans rappeler à Nick, ainsi qu'à sa femme, quelques souvenirs de la forte implication passée et des souvenirs peu agréables qui y sont associés... Ici, c'est une mixture maison qui fait l'objet d'une recherche en traçabilité pour remonter aux tueurs : un mélange d'héroïne, de LSD, d'ammoniac, de Dextrogilphin (ou dextromoramide) opioïde de synthèse, et de Phencycline (ou Phencyclidine, ou PCP) anesthésiant puissant, le tout mélangé à du crack, c'est-à-dire de la cocaïne basée... Bien entendu, l'avancée des recherches permettra de découvrir que le fameux Michael Calvess était lui-même dépendant au crack ou autres stupéfiants et se fournissait dans le milieu qu'il infiltrait en vendant des informations et du matériel policier aux dealers... Quand il s'agit d'infiltration, difficile parfois alors de faire la part des choses et se mettre suffisamment à distance des produits... Il n'est pas nouveau de mêler dans des oeuvres cinématographiques le travail des agents d'une brigade des stupés à des usages non appropriés de psychotropes, mais cette fois-ci il semble que l'appréhension des sanctions encourues soit suffisamment forte pour que l'on préfère se donner la mort...



**Narc**

Un film de Joe Camahan  
 Juillet 2003  
 Durée : 1h45



**JOUR**  
**25**

INTÉRIEUR - JOUR






« **Désolé, mais c'est non fumeur ici.** »

Ici, on ne fumera que sur le toit de l'immeuble, ou en bas dans la rue. On doit alors supporter le froid et la pluie s'il y en a car, comme il est dit, en Espagne aussi il peut pleuvoir, ce que n'ont pas compris visiblement les Américains qui possèdent l'entreprise. Ces derniers ont imposé l'interdiction de fumer dans l'ensemble des locaux de l'entreprise. Dans l'intimité de ces locaux grisâtres, sans âme, plus question donc désormais d'allumer une clope... Ici, l'ambiance est tendue et les seuls espaces de respiration sont donc visiblement les toits et le trottoir extérieur au bâtiment où les fumeurs peuvent se retrouver pour allumer une cigarette et refaire le monde, du moins celui cette entreprise... Depuis la mise en place de l'interdiction de fumer, Ernesto Ramirez, l'un des employés, est remonté contre la mesure et décide d'essayer de faire signer à ses collègues une pétition pour que soit prévu dans les locaux un espace fumeurs de deux mètres-carrés, pas plus. Sa requête lui semble légitime. Il parle de non-respect et de stigmatisation des fumeurs... Certains employés fumeurs, peu d'entre eux, signent volontiers, mais d'autres ont des préoccupations moins triviales en ces temps de crise dans l'entreprise, où des enjeux cruciaux semblent couvrir. L'un d'entre eux explique aussi à Ernesto qu'il est passé de trois paquets par jour à un demi-paquet, et que sa vie s'en est trouvée changée. Même s'il reste fumeur, il ne signera pas la pétition car espère une promotion... L'employeur d'Ernesto, qui a eu vent de cette pétition, le met en garde. Il pense qu'elle est source d'embrouilles dans l'entreprise, et que ce n'est vraiment pas le moment. Il lui demande d'abandonner sa requête de Smoking room, comme l'appellent les Américains. Mais Ernesto est pugnace et a du mal à essayer tous ces refus. Il n'a recueilli que cinq signatures, dont la sienne, sur les vingt fumeurs présents dans l'entreprise. Il a alors vite fait de culpabiliser ses collègues qui ne sont pas aussi virulents que lui... Malheureusement, Ernesto est loin d'être arrivé au bout de ses surprises, et sa demande se retourne petit à petit contre lui... Ici le fumeur se retrouve bien seul et a finalement du mal à mobiliser la solidarité de ses collègues. Cette histoire de smoking room finit par cristalliser toutes les tensions dans l'entreprise. La peur du licenciement ou l'envie d'avancement encouragent le chacun pour soi... Ramirez a sûrement envie de crier haut et fort : sortez donc fumer une clope messieurs, ça vous détendra...



“Smoking\_room”

Un film de Julio Wallovits  
et Roger Gual  
Octobre 2005  
Durée : 1h33



**JOUR**  
**26**

INTÉRIEUR - JOUR

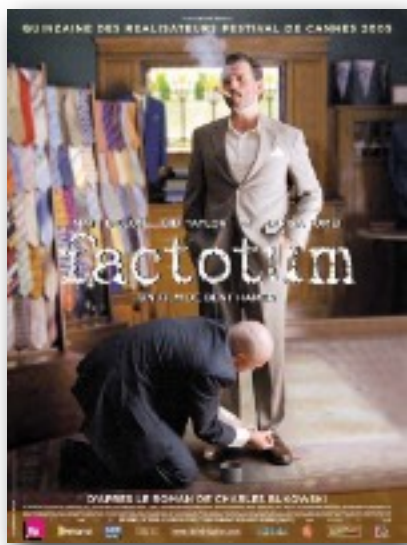


1H

13'

20''

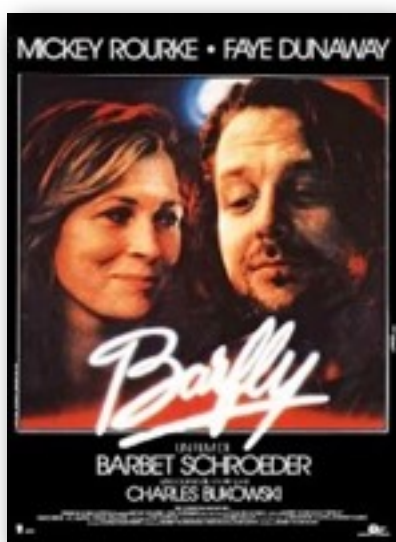
« ***Je veux simplement mon chèque et me bourrer la gueule.*** »



### **Factotum**

Un film de Bent Hamer  
Novembre 2005  
Durée : 1h38

Ici, une bouteille de vin, de whisky ou de bière n'est jamais bien loin, mais la problématique d'une consommation compulsive d'alcool n'est pas le sujet. On parle très peu du produit, on le vit. Sa présence reste en toile de fond du récit, avec les moments "conviviaux" qui y sont associés, mais aussi son lot de désagréments pas négligeables : vomissements, baisse de libido, et comportements inappropriés au travail... *Factotum* est l'adaptation cinématographique du livre de l'auteur américain Charles Bukowsky, connu pour son œuvre et sa consommation importante et assumée d'alcool, produit en filigrane d'un très grand nombre de ses ouvrages... Ce film-là est la chronique de vie d'un homme, Hank (Henry) Chinaski, alter ego de l'auteur, qui enchaîne les petits boulots (Factotum veut dire homme à tout faire) : briseur de glace et livreur, chauffeur de taxi, trieur de cornichons, réparateur de vélo, ou encore nettoyeur de statues monumentales. Souvent Hank a-t-il à peine le temps de commencer ses petits boulots, qu'il est déjà viré à cause de son penchant pour l'alcool ou du peu d'entrain qu'il met au travail... Il s'installe avec Jane, une jeune femme autant portée que lui sur la bouteille, joue aux courses de chevaux, mais surtout écrit à la main des nouvelles dans l'espoir, non vain, d'être un jour publié... Hank subit son parcours de vie avec bonhomie, mais sans jamais se plaindre. Il attend de voir ce qui l'attend au prochain épisode...



### **Barfly**

Un film de Barbet Schroeder  
Septembre 1987  
Durée : 1h37

Difficile de ne pas associer ce dernier film à un autre, plus ancien, mais bien plus connu, *Barfly*, inspiré, lui, directement de la vie de Bukowsky, qui en a d'ailleurs écrit le scénario. Ce film raconte l'histoire sentimentale et imbibée du même Henry Chinaski. Avec sa compagne Wanda, ils traversent la vie comme ils peuvent, en quête de liberté et de tranquillité. Tous les deux trouvent leurs moments de bonheur dans l'alcool, toujours dans les parages... Ils essaient à deux de construire une vie de couple qui repose sur une ou deux ou trois bonnes bouteilles à partager et des tentatives vaines de trouver du travail... Ici l'alcool, même s'il n'influence pas toujours "positivement" le comportement social des personnages, n'est pas présenté comme un problème, mais comme un soutien de moments de vie pas toujours faciles. Il n'est jamais question de sevrage, mais plutôt d'organiser sa vie autour du produit...

**JOUR**  
**27**

EXTÉRIEUR - NUIT



1H

15'

40''


« *Pas de fric. Pas de came !* »

Ici, on paiera en nature sa dose de crack, puisque l'usage est devenu la priorité du moment. Pas de sou en poche, et un dealer qui sait profiter de la vulnérabilité circonstancielle de cette femme. Le confinement est intérieur, alors pour tromper son cerveau et les idées noires qu'il déverse, on l'enfume un peu plus avec le caillou. Pour cette mère de famille qui ne voit plus le bout du tunnel, le bout incandescent de sa pipe à crack sera le bienvenu... Ce film nous propose le parcours de trois jeunes femmes dans un quartier populaire de New York... Marisol, la trentaine, est mère célibataire, comme on dit, et consommatrice régulière de crack. Elle s'occupe comme elle peut, seule, de sa petite fille de deux-trois ans... Kisha, qu'on appelle Oz (diminutif de son nom de famille Osborne) en référence probablement à une fameuse prison de haute sécurité et à la série télévisée diffusée entre 1997 et 2003 qui porte son nom, n'a que dix-sept ans mais semble dealer dans le quartier depuis quelque temps au vu de l'autorité dont elle fait preuve auprès de ses partenaires de deal. Elle s'occupe beaucoup de son frère handicapé mental, et cuisine son crack, seule, et en musique, dans un entrepôt désaffecté. Sa mère est accro au produit mais semble prête à intégrer un centre de désintoxication... Suzette est, elle, une jeune adolescente de quinze ans qui vit avec sa petite soeur et sa mère, mais tombe amoureuse, puis enceinte, d'un caïd-dealer du coin, sûrement pas le moins tendre et compatissant avec ses clients. Il embarquera sa petite amie dans des histoires qui la conduiront en prison... C'est dans ce lieu clos que les trois jeunes femmes se croisent sans vraiment faire connaissance. Le milieu du deal et de l'usage de crack est un petit milieu. La suite de ce séjour en prison, relativement bref, sera l'occasion pour chacune d'entre elles de retourner dans leur environnement respectif avec des envies de mieux faire, mais sans pouvoir complètement décrocher du milieu... Ici on lutte en permanence avec cet environnement si encombrant, et d'autant plus quand on est une femme dans un monde du deal et de l'usage majoritairement masculin. Ici certains petits caïds ont à peine 12 ans et côtoient les plus aguerris dans un monde où il s'agit bien de se faire une place pour être respecté... Pas de poésie ici, juste un temps brut de vie accordée à trois jeunes femmes qui réclament un minimum de reconnaissance, de considération et d'accompagnement...



### *Girls in America*

Un film de Lori Silverbush  
et Michael Skolnik  
Mars 2006  
Durée : 1h22



**JOUR**  
**28**

INTÉRIEUR - JOUR



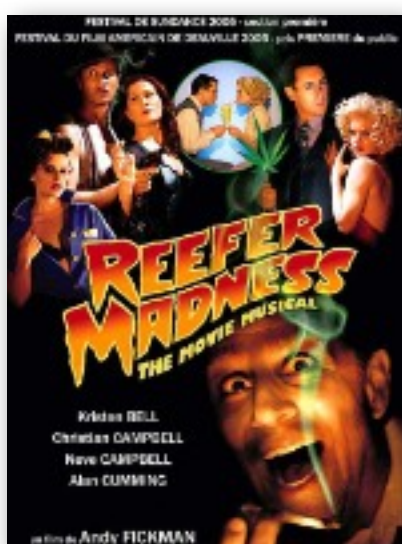
1H

02'

10''

« ***Cette herbe, c'est hip hip hip, hourra ! J'en veux encore.*** »


Ici, on est comme possédé par la weed. Chaque nouvelle taffe est l'occasion d'hilarité excessive, d'obscénité déjantée, et j'en passe... Ce film est un remake parodique d'un film de propagande anti-cannabis en noir et blanc de 1936, période où le cannabis aux Etats-Unis était particulièrement diabolisé. "Reefer" signifie "marijuana". Le cru 2006 a pris la forme d'une comédie musicale déjantée très colorée avec des personnages suffisamment caricaturaux pour que l'ironie soit évidente... Les fantasmes qui circulent sur le cannabis sont ici exacerbés pour mettre en avant tout le ridicule de la désinformation véhiculée par un film de propagande présenté par un conférencier douteux à des parents d'élèves terrorisés. L'histoire projetée sur l'écran est celle d'un jeune lycéen candide, bien sous tous rapports et à l'avenir tout tracé, qui tombe dans les mailles du filet d'un gangster prêt à le rendre accro au cannabis pour en faire ce qu'il en veut. La suite est une série de péripéties qui se finissent en carnage sanglant... Ici le cannabis est présenté comme responsable d'actes de folie, de violences, de meurtres, de suicides, de "dépravations" sexuelles, de cannibalisme et d'une dépendance, inévitable, bien supérieure à celle de la morphine, l'héroïne ou la cocaïne. De plus, le produit étant consommé à l'origine par les jazzmen noirs, il est dit qu'il faut d'autant plus s'en méfier. Les femmes blanches, sous son emprise, pourraient succomber aux attraits des hommes noirs. Tous les poncifs et représentations erronées y passent malheureusement... Un parent d'élève, qui a le malheur d'avoir un nom à consonance russe (Il est en fait Polonais.) se permet d'émettre des doutes sur les représentations du produit et ses consommateurs. Il est vite remis à sa place et discrédité par un conférencier qui ne laissera aucune place à la contestation et saura prendre appui sur les craintes de parents dont l'inquiétude "légitime" ne doit surtout pas être atténuée. Le cannabis est présenté une nouvelle fois comme un fléau qui menace toute la société, des petits aux plus grands, et tout doit donc être mis en oeuvre pour que la vigilance soit au rendez-vous à chaque instant... Ce délire cinématographique est un bon pied de nez à toute cette imagerie délirante d'avant-guerre, qui ne sait plus où donner de la tête pour pointer du doigt les pseudo effets et risques de la plante verte, mais aussi stigmatiser et discriminer ses usagers...



**Reefer Madness**

Un film de Andy Fickman  
Mars 2006  
Durée : 1h49



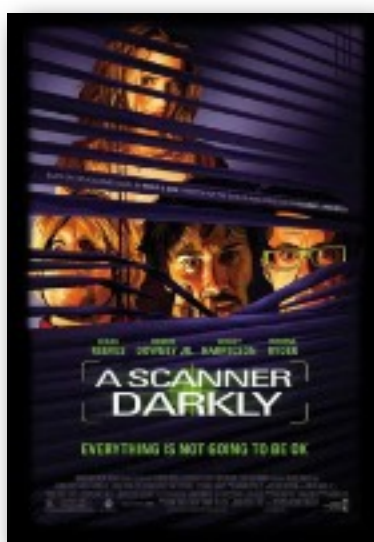
A close-up photograph of a hand holding several red, oval-shaped pills. The hand is positioned palm-up, and the pills are clustered in the center. The background is dark and out of focus.

**JOUR**  
**29**

INTÉRIEUR - JOUR

52' 40'' « *J'ai le cerveau brouillé aujourd'hui.* »

Ici, dans l'intimité d'un bureau on ingère trois gélules de substance M (la lettre choisie dans la traduction française), M pour Misère, Malchance et Mensonges, M pour "Mort". En anglais il s'agit de la substance D (pour "Deaf"). On tente de rassembler ses idées. On tente de ne pas se faire "griller", que notre usage ne soit pas révélé... Dans une société futuriste, Fred un agent des stups, dont l'apparence est dissimulée par une tenue dite "brouillée", est chargé de surveiller Bob Actor, consommateur de substance D, drogue à la mode, très répandue... En réalité, Fred et Bob sont une seule et même personne. Et c'est là que tout se complique. Ici, la substance concernée, la substance D, est une drogue synthétisée à partir d'une petite fleur bleue. Ce produit, qui se présente sous forme de gélule, ne semble pas laisser de place pour une consommation occasionnelle. Si l'on y touche, on devient inévitablement accro. Et pas besoin de prédisposition pour que l'addiction soit au rendez-vous. Ici seul le produit en est responsable. Pas de place pour l'individu et le contexte dans le processus. On estime que vingt pour cent de la population sont assujettis à la substance... Les effets recherchés par les consommateurs ne sont pas explicitement mentionnés ou montrés. On s'attarde bien plus sur les effets secondaires qui sont des hallucinations désagréables et des interférences entre les deux hémisphères du cerveau, qui envoie alors des signaux contradictoires et créent des troubles de la perception. Les systèmes perceptifs et cognitifs sont affectés sans que l'utilisateur s'en rende compte. Une concurrence entre les deux hémisphères peut même se mettre en place... Cette substance de fiction est mortelle, à moins de participer, volontairement ou non, à une cure de sevrage à la dure dans des centres tenus par une organisation partenaire, New Path, qui finance la lutte farouche menée contre cette drogue, mais qui pourrait tout aussi bien être le pourvoyeur de cette substance D. L'agent Fred est sacrifié en quelque sorte, dans cette guerre à la drogue. Il a été volontairement exposé à la substance D pour être ensuite infiltré dans un des centres de cure de New Path et peut-être alors, si son cerveau remet les informations dans le bon ordre, faire un rapport à charge contre l'organisation... Philip K. Dick, célèbre auteur de science-fiction a écrit le roman "Substance morte", dont le film est adapté...



**Scanner Darkly**

Un film de Richard Linklater  
 Septembre 2006  
 Durée : 1h40



**JOUR**  
**30**

INTÉRIEUR - JOUR





« ***D'après la boîte, chacun de ces patchs contient 21 mg de nicotine, l'équivalent d'un paquet.*** »

Ici, on n'inhalera aucune fumée toxique, mais on absorbera en nicotine, et contre sa volonté, l'équivalent d'une bonne quinzaine de paquets de cigarette. Il va sans dire que la surdose, que l'on soit fumeur régulier ou pas, est inévitable. En l'occurrence, on finira à l'hôpital... Cette administration forcée de nicotine est le fait d'un opposant à l'industrie du tabac qui, pour se venger des performances médiatiques d'un représentant de cette industrie, le séquestre pour lui faire la leçon avant de le relâcher... Nick Naylor est lobbyiste et ne s'en cache pas. Il intervient régulièrement dans les médias et s'évertue à mettre à profit sa « *Licence en grande gueule* », comme il dit, et « *sa morale flexible que beaucoup de gens n'ont pas* » au service de la firme qui l'emploie. Nick est vice-président et porte-parole officiel de l'Académie des Etudes sur le Tabac, créée par Big Tabacco, nom donné au conglomérat regroupant les trois plus grands fabricants de cigarettes. Charmeur et jamais à court d'arguments, il a suffisamment de talent, et il le sait, pour tenter à chaque occasion de contrer les messages antitabac assez triviaux portés ici par un sénateur du Vermont en croisade agressive contre le tabac... Son fils d'une douzaine d'années le considère comme un héros et suit avec curiosité ses exploits télévisés. Nick trouve le soutien dont il a besoin parfois auprès de ses deux seuls amis, avec qui il déjeune une fois par semaine, et qui travaillent respectivement pour le lobby pro-alcool et le lobby pro-armes... Le lobbyiste pro-tabac est chargé par son patron, atteint d'un cancer des poumons, de réhabiliter le produit dans les films hollywoodiens. Mais, bien entendu, cela ne va pas se passer aussi simplement qu'il l'espérait, surtout suite à ses ébats sexuels avec une journaliste opportuniste qui dévoilera les dessous de l'affaire... Ce personnage de lobbyiste défend ici l'idée de responsabilité personnelle et de liberté de choix, et ce sans remettre en cause la dangerosité du tabac. Il cherche à éveiller le sens critique chez son fils mais aussi chez le reste de la population pour que le choix de fumer soit fait en connaissance de cause et sans contrainte... Même si l'ironie est présente dans ce film politiquement incorrect, le personnage semble sincère dans sa démarche, même si elle est au service d'une industrie aux méthodes douteuses...



***Thank you for smoking***

Un film de Jason Reitman  
Septembre 2006  
Durée : 1h32



**JOUR**  
**31**

EXTÉRIEUR - JOUR



« **Je ne redeviendrai un bon tueur que si j'arrête de boire.** »


Ici, on a la confession facile quand l'usage d'alcool est à l'arrêt, ou en passe de l'être, contraint et forcé par son employeur parce qu'on ne fait plus son travail correctement... Ce film nous raconte le parcours de sevrage d'un tueur à gage professionnel qui exerce ses aptitudes dans le business familial. Frank est au service de la pègre de Buffalo (Etat de New York) mais ne peut exécuter son dernier contrat à cause d'une défaillance due à son alcoolodépendance. Il s'est tout simplement endormi au moment où le boss du gang adverse, qu'il devait éliminer, était à portée. Le patron de Frank, à savoir son oncle, le met en demeure de se soigner. Il ne pourra reprendre son travail que quand il aura arrêté complètement de boire... On l'envoie alors à San Francisco (Californie) où, sous surveillance, il suit le programme des Alcooliques ou Narcotiques Anonymes. Il est, au tout début de l'aventure du moins, de bien mauvaise volonté, car n'a en aucun cas le souhait d'arrêter même s'il sait bien qu'il en a besoin. Heureusement, un travail aux pompes funèbres et une rencontre sentimentale le stabilisent dans son sevrage, même si une ou deux rechutes émaillent son parcours vers l'abstinence souhaitée... On évite ici de verser dans le pathos. La motivation première de Frank, à savoir pouvoir reprendre au plus vite sa vie professionnelle et son efficacité de tueur à gage, motivation annoncée ouvertement, publiquement et sans tabou à une réunion de Narcotiques Anonyme, crée un décalage humoristique. Toutes les raisons sont bonnes pour arrêter de boire autant et se tuer à petit feu, même celle de pouvoir tuer à nouveau son prochain. Frank est au moins honnête envers son amie et les participants du groupe des NA. Il n'est d'ailleurs stigmatisé ni pour son penchant vers la boisson, ni pour sa profession... L'objectif du protagoniste dans ce film est, une nouvelle fois, l'abstinence totale, comme c'est le cas dans toutes les oeuvres cinématographiques qui abordent la problématique du sevrage, sans exception. Même si cette proposition est celle des AA ou NA, qui considèrent que l'on reste dépendant à vie, et qu'il suffit d'un verre pour reperdre le contrôle de sa consommation, on sait désormais qu'une alternative réaliste peut être explorée pour certains, à savoir revenir à une consommation dite "sous contrôle". Tant que ces groupes néphalistes seront les seuls présentés dans les fictions, les autres propositions de sevrage seront tues...



**You kill me**

Un film de John Dahl  
juillet 2007  
Durée : 1h30





**JOUR**  
**32**

INTÉRIEUR - JOUR

15' 10'' « **Approche ! Aide-moi à me relever !** »


Ici, on renverse les rôles, ce sont les élèves qui prennent en flagrant délit d'usage les professeurs dans les toilettes, du moins en l'occurrence une élève et un prof. On est alors confronté au regard de celle pour qui on représente habituellement la connaissance, l'assurance, et l'autorité. Mais l'on est pourtant là recroquevillé sur une cuvette de toilette, pipe à crack à la main, pupilles dilatées, et l'on tente de se remettre debout, en vain. On tente aussi de rassurer l'adolescente qui se tient là devant la porte ouverte. « *Tout va bien, t'inquiète pas.* »... Le produit consommé en cachette n'est pas du tabac ou du cannabis, mais de la cocaïne basée. L'élève ne fera pas ici de signalement à l'infirmière ou au proviseur, comme ça aurait pu être le cas à l'inverse. Cela restera entre eux deux, un secret bien gardé, une complicité de circonstance qui faussera sûrement leurs rapports... Dan est professeur et enseigne l'histoire à une classe d'adolescents de Brooklyn. Son produit de prédilection : la cocaïne en poudre ou basée (crack). Il affirme à une "amie" d'un soir n'en prendre que de temps en temps, qu'il contrôle, mais avoue en même temps que la cure de désintoxication ça n'a pas marché chez lui, contrairement à d'autres. Ici la dépendance est vécue comme une fatalité. On en est là, faut faire avec et poursuivre sa vie... Ce qui semble faire tenir Dan encore debout, ou presque, ce sont ses heures de cours données à ces adolescents attachants. Il y questionne les combats, les luttes, les revirements de l'histoire, comme une tentative de se faire croire que tout est encore possible, et que les bascules de parcours ne sont pas si utopiques... Depuis ce jour où cette élève de 13-14 ans, Drey, le découvre fumant sa free base dans les toilettes, Dan s'accroche à elle. Il veut garder le contact à tout prix et peut-être prendre appuie sur elle symboliquement pour garder les pieds sur terre. Drey s'inquiète en silence pour lui, le considère comme son ami désormais, puisqu'ils partagent ce grand secret. Ils ne reparleront plus jamais de ce qu'il s'est passé dans ces toilettes. Lui s'inquiète aussi pour elle et des liens qu'elle entretient avec le milieu du deal par l'intermédiaire d'un proche de sa famille. Dan n'a pas envie qu'elle prenne le même chemin que son grand frère qui a fini, lui, en prison... En lui évitant ce qu'il considère comme de mauvaises fréquentations, il espère qu'elle ne prendra pas le même chemin que lui...



**Half Nelson**

Un film de Ryan Fleck  
et Anna Boden  
Juillet 2007  
Durée : 1h46





**JOUR**  
**33**

INTÉRIEUR - NUIT






« *Agnès, éteins la lumière  
s'il te plaît.* »

Ici, on a l'alcool honteux, seul dans la cuisine, la lumière éteinte, on ne veut pas être vu dans ce moment de vulnérabilité où l'on boit, non pas pour étancher sa soif ou se faire plaisir, mais pour soulager un manque qui nous fait nous lever du lit en pleine nuit pour aller vider la bouteille de vin blanc bien sagement installée, un temps, tout en bas de la porte du frigo. On pleure d'en être arriver là, et l'on ne veut pas que sa femme allume la lumière pour contempler les dégâts... Agnès est l'épouse d'Hervé. Elle assiste impuissante à l'addiction à l'alcool de son mari journaliste, patron d'une agence de presse. Ce film est adapté du récit de ce même journaliste, Hervé Chabalier, récit sous-titré "*Chronique d'un divorce avec l'alcool*"... Des scènes d'usage compulsif d'alcool, il y en aura deux ou trois dans le film. Elles se rappellent en flash-back aux mauvais souvenirs d'un homme qui a décidé, à la mort de son père, et suite au black-out consécutif à une cuite monumentale, d'en finir avec l'alcool... Hervé intègre alors une institution de cure de sevrage, une belle demeure à la campagne où cohabitent une dizaine de pensionnaires, hommes et femmes aux parcours et tempéraments bien différents. Après un temps de questionnement sur l'intérêt d'être là, le sentiment d'appartenance à ce qui pourrait s'apparenter à un havre de paix, permet la confession et la solidarité... Ici, le sevrage dure plusieurs semaines, et est radical. On dépose toutes ses affaires à l'entrée, comme pour mettre de côté sa vie d'avant et repartir sur de nouvelles bases. Pas question de boire une seule goutte d'alcool pendant ce séjour jalonné de temps de paroles et d'activités diverses. Des médicaments sont délivrés tous les jours pour limiter les souffrances dues au manque... Si le mot d'ordre est ici l'abstinence totale, et ce pour tous les jours du reste de la vie des pensionnaires, c'est que c'est la proposition que font les Alcooliques Anonymes dans leur ensemble et donc ceux qui tiennent cette institution. L'ensemble du personnel soignant et accompagnant est ici composé d'anciens usagers. On se tutoie, on se soutient, on s'accompagne pour qu'au moins, le temps du séjour, on ne craque pas... Hervé apprend ici, entre autres, que les troubles de l'usage, on ne les voit pas toujours venir, et que le sevrage ne peut commencer qu'à condition d'avoir dépassé le stade du déni...



**Le dernier pour la route**

Un film de Philippe Godeau  
Septembre 2009  
Durée : 1h47

A hand is shown lighting a candle with a matchstick. The background is a bokeh of colorful lights in shades of green, purple, and yellow. A white circular overlay is centered on the image, containing the text.

**JOUR**  
**34**

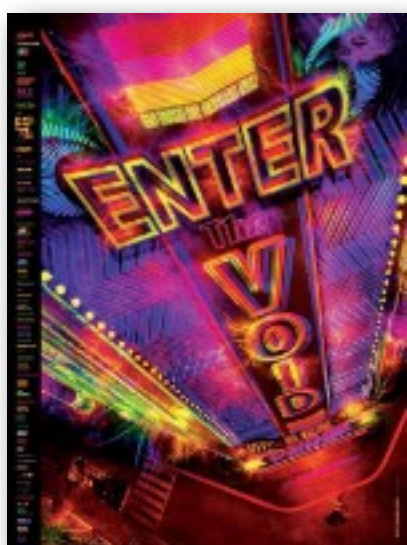
INTÉRIEUR - NUIT



« *Whoua... Ca monte déjà...*

*Ca y est, ça commence... »*

Ici, on s'installe confortablement dans son canapé et l'on profite d'un trip hallucinatoire d'au moins quatre minutes à compter du moment où l'on a allumé sa pipe. Les effets apparaissent dans les secondes qui suivent, avec une projection de couleurs, de formes et de sons auquel le spectateur a accès lui aussi. Malgré le « *goût de merde. Ca a vraiment un goût de merde.* », nous dit le narrateur, la montée est rapide, et les effets puissants. Une sonnerie de téléphone nous éjectera de ce voyage psychédélique... C'est Oscar, jeune américain d'une vingtaine d'années, qui répond à ce coup de fil. Il vit à Tokyo et deale depuis quelques mois, ce qui lui a permis, à l'origine, de payer un billet d'avion à sa petite sœur Linda pour qu'elle le retrouve à Tokyo... Cette nuit-là, un de ses clients lui donne rendez-vous au bar d'en face, le Void, pour lui acheter des produits. Malheureusement, c'est la police qui l'attend. Il se fait tuer dans les toilettes... Commence alors pour Oscar ce que son ami Alex, fan des écrits qui décrivent ce moment de passage entre la vie et la mort, le "trip ultime". Dans un premier temps, un certain nombre d'épisodes de vie défilent devant ses yeux, l'occasion pour le spectateur d'en savoir un peu plus sur le comment du pourquoi il en est arrivé là en plein coeur de Tokyo, dans un appartement qu'il partage avec sa petite soeur. Ils ont tenté tous les deux, tant bien que mal, de reformer une cellule familiale détruite suite à la mort de leurs parents dans un accident de voiture quand ils étaient encore enfants. Ayant été élevés dans deux familles d'accueil différentes, ils se retrouvent enfin comme ils se le sont toujours promis. Pour gagner sa vie Linda travaille comme strip-teaseuse dans un club, et son frère continue donc son deal mais aussi une consommation importante de toute sorte de psychotropes, dont la DMT (diméthyltryptamine), responsable du trip raconté plus haut. On entend aussi parler ici de buvard (LSD), Datura (plante hallucinogène), GHB, amphétamines et Ecstasy... Après ce récit de vie en flash-back, retour dans l'esprit (ou l'âme) d'Oscar qui fait tout un parcours en suspension au-dessus de la ville, l'occasion pour lui de découvrir comment vivent ses proches dans les heures qui suivent son décès. Entre réel et imaginaire, attention au long voyage que l'on nous propose qui pourrait laisser imaginer que le trip du début n'est pas encore fini...



**Enter the void**

Un film de Gaspar Noé  
Mai 2010  
Durée : 2h30



A person is shown in a dark, low-key environment, holding a glowing blue object. The person's face is partially visible in the upper right, looking down at the object. The lighting is dramatic, with the blue glow illuminating the person's hand and the object. A semi-transparent white circle is overlaid in the center of the image, containing text.

**JOUR**  
**35**

INTÉRIEUR - JOUR



## « Vous auriez fait quoi, vous ? »

Ici, on est confronté à un dilemme : ne pas prendre de risque inconsidéré et poursuivre une vie peu folichonne en ce moment, ou alors prendre un comprimé et décupler ses capacités mentales et changer de vie pour l'embellir. Dans l'intimité de son chez lui, Eddie tranchera... En attendant, l'écrivain en herbe a signé un contrat avec une maison d'édition mais est incapable d'écrire une ligne. Il traverse une mauvaise passe, d'autant que sa petite amie décide de rompre. On lui propose, au hasard d'une rencontre, de retrouver l'inspiration en absorbant une pilule ronde et translucide appelée NZT 48... Ici, le produit semble "clean" car présenté comme homologué, fabriqué par un grand laboratoire réputé, et en cours d'essais cliniques. Tout ceci s'avérera faux bien entendu, mais entre-temps Eddie s'est lancé, a gobé le comprimé, et écrira les quarante premières pages de son roman en une soirée. La palette des effets découverts par la suite est la suivante : une vivacité et clarté d'esprit, une énergie folle, une sensibilité exacerbée, et un gain de confiance en soi considérable. En bref une sensation de toute puissance. Autre spécificité de cette drogue de fiction : elle permet de récupérer sur commande des informations stockées dans sa mémoire à long terme et engranger de nouvelles à vitesse grand V. Elle permet aussi d'acquérir une vision grand-angle de l'environnement et de son entourage. A priori, une drogue parfaite... Malheureusement, la réalité de ce produit est tout autre. Eddie la résume ainsi : « *une drogue inconnue, non testée et potentiellement dangereuse, concoctée par je ne sais quel laboratoire, refilée par un type peu fiable que je n'ai pas vu depuis des années.* » Le gars en question sera assassiné, et Eddie récupère une quantité considérable de comprimés. Il en gobe un par jour, change d'allure du tout au tout, et accomplit des exploits intellectuels hors du commun qui lui permettent, entre autres, d'engranger les dollars en bourse... Malheureusement pour lui, les effets secondaires auront vite fait de se manifester. Ce sont notamment des trous noirs plus ou moins importants, dont le principal durera dix huit heures. Les symptômes du manque sont les suivants : maux de tête, vomissements et étourdissements. Le sevrage total semble même, à terme, entraîner la mort... La seule issue possible pour Eddie sera alors de poursuivre son usage, créer son propre labo pour limiter les effets secondaires, et devenir alors le maître du monde...



**Limitless**

Un film de Neil Burger  
juin 2011  
Durée : 1h45



**JOUR**  
**36**

INTÉRIEUR - JOUR



1H 06' 20''

« **Ca fait longtemps****qu'on t'a pas vu ! »**

Ici, on achètera le gramme d'héroïne huit cents couronnes norvégiennes, c'est-à-dire environ soixante-dix euros, et l'on sait bien que d'ici la fin de cette histoire il sera consommé, en partie ou dans sa totalité... Et pourtant l'usage est censé se conjuguer au passé, simple si l'on s'arrête aux bonnes intentions. On n'y reviendra plus. C'est du moins ce qui a été envisagé. Arrêter tout usage de cocaïne, ecstasy, alcool, ou héroïne... Laisser sa polyconsommation derrière soi, et le deal qui l'accompagnait... Mais l'on doit faire alors désormais avec cette absence et avec un avenir "clean" qui nous tend la main mais que l'on a du mal à appréhender... Le film traverse une journée de la vie d'Anders, jeune homme de trente-quatre ans, usager abstinant depuis quelques mois. A l'occasion d'un entretien d'embauche qu'il doit passer en ville, le centre d'accompagnement et de soin dans lequel il séjourne lui accorde une journée, ou peut-être plus. Cette journée est l'occasion pour Anders de renouer avec quelques amis, mais aussi d'essayer de reprendre contact avec une soeur et une ex, malheureusement en vain. Sa soeur enverra sa compagne à sa place au rendez-vous fixé dans un restaurant car « elle a besoin de temps » et s'inquiète de sa sortie du centre. Son ex petite amie, elle, ne répond pas aux messages qu'il lui laisse sur sa messagerie... Même si Anders semble extérieurement calme et apaisé, on le sait fragile. Il a des envies suicidaires et cette première journée hors du centre, ce court passage dans la vie d'avant, est envisagé aussi comme un test... Le premier ami à qui il va rendre visite, Thomas, prend le temps de l'écouter, avec maladresse parfois. Il essaie de chasser le pessimisme d'Anders sur son avenir, et tente de le rassurer en lui disant que tout va s'arranger car Anders a des facilités et la force que d'autres n'ont pas. Mais ici, le vide et l'envie de rien, accompagne le sevrage d'un jeune homme désespéré. Ce n'est pas de retoucher au produit qui fait peur à Anders, mais simplement l'absence de perspectives, à en croire ses propos... Pas facile pour lui de reprendre goût à la vie, même s'il se laisse le temps, en déambulant dans Oslo, d'essayer d'apprécier tous les petits moments de vie de ses habitants... Les contrariétés accumulées pendant cette journée, mais aussi les moments de répit festifs, ne feront finalement qu'accentuer son désespoir du moment...

**Oslo, 31 août**

Un film de Joachim Trier  
 Février 2012  
 Durée : 1h36



**JOUR**  
**37**

INTÉRIEUR - NUIT



**« Un cadeau spécial pour la nouvelle DJ. Du GHB. Ne mélangez avec rien d'autre. Surtout pas l'alcool. Compris ? »**

Ici, on ingèrera une goutte de GHB, une goutte pour commencer, mais peut-être d'autres par la suite. Les effets désinhibants de ce produit de synthèse seront au rendez-vous, certes, mais malheureusement les effets indésirables le seront aussi, du moins pour l'une des deux consommatrices. Les précautions à prendre avaient pourtant été dispensées par un vendeur de GHB sûrement pas prêt à perdre l'une de ses clientes cette nuit-là. La surdose est ici létale pour une consommation exceptionnelle qui se perd dans la masse de celles qui accompagnent cette rave party en plein air. GHB, Ecstasy, alcool, etc... sont ici facilement disponibles et ne font visiblement pas que des dégâts... Tout commence donc sur cette grande étendue de sable au Brésil, à Recife, lors d'un festival de musique techno, où jeunes et moins jeunes se retrouvent chaque année pour danser sur une musique balancée en continu par des DJ, dont Erika, pour qui c'est un premier essai. Cette nuit se terminera tragiquement pour son amie Lara, mais la rencontre avec Nando, rencontre qui a des allures de sex-party éphémère sous GHB, conditionnera la suite du récit... Deux ans plus tard, Erika et Nando se retrouvent à Amsterdam, sans que le jeune homme ne se souvienne de sa rencontre passée et furtive avec celle qui est devenue une DJ établie et vit désormais dans la capitale hollandaise. Une relation d'amour naît entre eux, mais est avortée par la nécessité pour Nando de retourner chez lui au Brésil, chargé d'un nombre de comprimés d'ecstasy qui dépasse visiblement le seuil d'une consommation à usage personnel... Il sera arrêté à son retour et fera quatre ans de prison. Les spectateurs garderont toujours l'espoir que Nando et Erika finissent par se retrouver... Même si cette fiction semble pointer du doigt qu'il ne faut pas consommer de drogue si l'on ne veut pas faire de bad trip ou de surdose, et qu'il ne faut pas vendre de la drogue si l'on ne veut pas atterrir en prison, les discours des personnages rééquilibrent la balance bienfaits-méfais. Comme le dit l'un des personnages du film, le plus âgé, celui qui fournira à Erika au tout début de l'aventure un extrait de peyotl (cactus hallucinogène) : « *Les drogues ne peuvent créer une réalité qui t'est étrangère. Elles sont un catalyseur de ce qui existe déjà. On prend ce que l'on veut des drogues...* » C'est une hypothèse bien entendu...



**Les paradis artificiels**

Un film de Marcos Prado  
 Octobre 2012  
 Durée : 1h36





**JOUR**  
**38**

INTÉRIEUR - JOUR



« ***Du sel, du poivre, du sucre.  
Et aussi un petit quelque chose de...***

***Je ne sais pas... »***

Ici, on s'installe autour d'une table pour un thé accompagné d'un gâteau au chocolat mystère qui contient un "je ne sais quoi" qui invite à l'ivresse. On a malencontreusement versé dans l'appareil des ingrédients inappropriés, ou du moins inattendus. On aura droit alors à des scènes d'hilarité collectives, habituelles dans les comédies cinématographiques. Ici ce sont des personnes âgées qui bénéficient des effets du cannabis ingéré... Paulette, la pâtissière à domicile, est ce que l'on pourrait appeler une Tatie Danielle de cité HLM de banlieue. Pas vraiment aimable, c'est le moins qu'on puisse dire. Après la perte de son cher mari, elle vit seule mais voit régulièrement ses trois grandes copines. Ayant du mal à joindre les deux bouts avec sa maigre retraite, elle fait les poubelles et les fins de marché... S'apercevant qu'en bas de chez elle, le deal de cannabis bât son plein, elle décide de se mettre en contact avec un certain Vito, le responsable du four (zone de deal), pour proposer ses services. Après avoir essuyé un premier refus, Vito accepte finalement de l'introduire dans l'affaire. 90% des recettes pour lui, et seulement 10% pour Paulette. Ayant la bosse du commerce, elle sait y faire assez vite, et réussit à vendre ses barrettes de shit au tout-venant près de la gare. Malheureusement, elle se fait braquer un jour la moitié de sa recette, et doit alors trouver une solution pour satisfaire Vito. Elle profitera alors de ses talents de cuisinière pour faire des affaires très lucratives en vendant des madeleines ou autres gâteaux au cannabis, et ce avec l'aide de ses amies, mais aussi dans le dos de son gendre policier... Elle s'attirera finalement les faveurs du grossiste du coin qui a pour objectif, surréaliste, de vendre des biscuits aux enfants à la sortie des écoles primaires... Paulette ne cédera pas à la pression de son boss et s'attirera alors bien entendu des ennuis... Bien sûr ce bouleversement de vie de Paulette sera l'occasion pour elle de réviser ses jugements sur son entourage proche. Dans ce film, inspiré d'une histoire vraie, le deal est en quelque sorte démystifié, sans être pour autant banalisé. C'est une comédie décalée, mais les revendeurs ou autres intermédiaires, même s'ils sont parfois caricaturaux, sont présentés dans leur humanité, avec leurs forces mais aussi leurs faiblesses...



**Paulette**

Un film de Jérôme Enrico  
Janvier 2013  
Durée : 1h27



**JOUR**  
**39**

INTÉRIEUR - NUIT





« ***On en est toutes capables, je le sais. C'est comme un jeu vidéo. C'est comme si on était dans un film.*** »

Ici, on consomme à la petite cuillère, à tout moment de la journée, tout ce qui nous tombe sous la main, en vente libre au supermarché du coin ou à disposition chez le dealer-livreur à domicile qui sait tirer parti des événements festifs où les jeunes étudiantes et étudiants viennent lâcher prise avant la reprise des cours... Ce que l'on nomme le "Spring Break" est The rendez-vous annuel des jeunes de Floride et d'ailleurs, rendez-vous orgiaque où plage, musique, sexe, alcool, cannabis ou autres psychotropes sont consommés sans retenue ni limite... Quatre jeunes étudiantes d'une toute petite vingtaine d'années iront jusqu'à braquer un fast-food, « *comme dans les films* » pour récolter l'argent nécessaire pour se payer un Spring Break, et mettre de côté un temps leur vie de tous les jours et aller s'éclater en Floride pendant quelques jours... Ici, il ne s'agit pas d'expérimentation ou de consommation tranquille entre amis, mais bien plutôt d'inonder son cerveau de sensations fortes et de bons gros frissons.... Ce qui ne devait être qu'un break, se transforme petit à petit en objectif de vie oisive et sans contrainte dans ce qui ressemble à un paradis de la défonce, le paradis tel que ces trois jeunes femmes se le représentent du moins. Plus question désormais de quitter ce monde-là... Malheureusement, les quatre petits chaperons rouges auront vite fait de rencontrer le grand méchant loup aux dents argentées qui les attend à la sortie de leur bref séjour en prison pour consommation récréative de stupéfiants en collectivité. Il est allé jusqu'à payer leur caution, mais en attend insidieusement beaucoup en retour semble-t-il... Ce qui pourrait ressembler à première vue comme un film léger de jeunes en quête de défonce nirvanesque, se transforme assez vite en cauchemar où le désir de bonheur extrême et d'ailleurs se confronte à la réalité des gangs de narcotrafiquants du coin, à savoir billets de banque coulant à flot, lit extra-large, mais aussi armes à gogo... Allen, petit boss d'un narco business, « *un putain de gangsta au coeur d'or* », comme il se définit, proclame avoir réussi son rêve américain à lui. Il propose aux quatre filles un Spring Break à vie.. Toutes ne pourront pas suivre le mouvement, et l'on sent assez vite que ça va mal tourner. Ce qui devait rester une parenthèse fictionnelle enchantée bute contre une réalité plus rouge que rose...



**Spring Breakers**

Un film de Harmony Korine  
Mars 2013  
Durée : 1h34

A person wearing a blue suit is shown from the chest up, with their hands raised in the air. The scene is dimly lit, suggesting an indoor setting at night. The person's hands are illuminated by a warm, golden light, possibly from a lamp or a screen. The background is dark and out of focus, with some indistinct shapes that could be furniture or architectural elements. A semi-transparent white circle is overlaid on the center of the image, containing text.

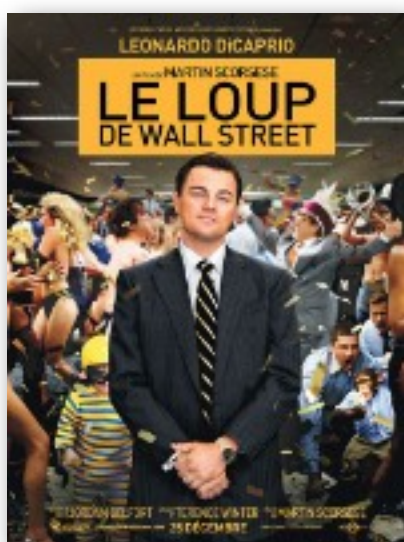
**JOUR**  
**40**

INTÉRIEUR - NUIT

1H 51' 10''

« *Tu ressens quelque chose ?* »« *Ca fait 35 mns.* »

Ici, on s'impatiente d'une arrivée bien tardive des effets du psychotrope que l'on vient d'ingérer. On attend que ça vienne, mais ça ne vient pas. Alors on se ressert un coup. un cacheton de plus en attendant que ça vienne. Mais ça ne vient toujours pas. Alors on se ressert... Ainsi de suite... On s'imagine que si les comprimés sont périmés, car ils datent de 1981, leurs effets sont amoindris, alors on peut y aller franco. On trinque aux comprimés de Quaalude ou "lude", ou Mandrax, plus précisément des comprimés de Lemon 714, molécules proches des barbituriques, sédatifs consommés depuis les années 70... Dans une scène d'anthologie, le narrateur et son ami, consomment une quantité si importante que les effets, certes retardés, sont loin d'être au rabais quand ils font leur apparition. Notre narrateur décrit alors en voix off les différentes phases, des problèmes d'élocution à la paralysie partielle, dans un "trip report" visuel qui fait date... Le parcours qui nous est conté ici est celui de Jordan Belfort, jeune trader Newyorkais de la fin des années 80 qui vit sans limite et ne pense qu'aux dollars qu'il peut amasser. Le personnage a bel et bien existé. Bien entendu, la vie d'un trader de la dimension de Jordan Belfort ne peut être un long fleuve tranquille et les malversations qu'il réalise sauront attirer un gros poisson comme le FBI... Jordan vit à cent à l'heure, et ne sait pas ce que signifie "consommer avec modération". Il prend tout ce qui lui tombe sous la main. Comme il dit : « *Ma dose de came quotidienne assommerait Manhattan, Long Island, et le Queens, pour un mois. Je prends 10 à 15 Mandrax par jour pour le mal de dos, Adderall pour la concentration, Xanax pour décompresser, joints pour planer, cocaïne pour remonter et morphine pour le trip...* ». L'intensité des effets est le propre des produits psychoactifs qui sont consommés ici, en toute impunité, par Jordan et son entourage, un usage dans un cadre récréatif mais aussi professionnel pour se booster et accompagner les moments de stress ou faire baisser la pression... Mais ce qui fait le plus triper probablement Jordan et ses amis, et que notre protagoniste considère comme une drogue, c'est le billet vert qu'il gagne en masse et dépense tout autant, ce dollar devenu produit de grande consommation dont son milieu se gave avec tant d'avidité que c'est finalement ce qui lui causera le plus d'ennuis...



**Le loup de Wall Street**

Un film de Martin Scorsese  
 Décembre 2013  
 Durée : 2h59





**JOUR**  
**41**

INTÉRIEUR - JOUR




« **Ca pourrait être bon pour tout le monde.** »

Ici, on aligne les traces, ou rails de cocaïne sans en mesurer la quantité. Tout est vécu sans modération et en toute naïveté. A l'occasion, les sniffs s'enchaînent sans discontinuer et en toute tranquillité dans un milieu et des espaces protégés où l'on fait semblant de se cacher pour acheter en toute impunité de quoi alimenter la fête... On a deux mois d'été pour se laisser porter par le courant sans se préoccuper des conséquences de l'implication des uns et des autres. Juste profiter de sa jeunesse, de l'environnement qu'on a vite fait de s'approprier, et d'un entourage qu'on a vite fait de submerger d'attention, d'amour et de sensualité... Alors on se prend à rêver en bien trop grand, mais difficile de concilier cela avec un usage intensif de poudre blanche, cette "white girl" qui fait les yeux doux à une jeune femme, à peine sortie de l'adolescence... Leah vient de débarquer à New York pour les deux mois précédant son entrée à la faculté. Elle s'installe avec son amie Katie dans un quartier populaire en dehors de Manhattan. Ses amis et elle sont surtout branchés cannabis. Un bang est toujours à disposition pas loin. Leah fait alors la connaissance d'un jeune dealer de quartier, Blue, et s'embarque avec lui, en toute innocence, dans une aventure dont les enjeux la dépassent totalement. La jeune femme incite son petit ami à la suivre dans une soirée festive, organisée par le patron de l'entreprise où elle fait son stage d'été, et à y vendre ses pochons de cocaïne, non pas au prix habituel de vingt dollars, mais à soixante. Ici, c'est le niveau financier des acheteurs qui détermine le prix fixé par le vendeur... Le jeune homme a alors les yeux qui brillent quand il se projette sur les dollars qu'il pourrait empocher en vendant son produit dans un milieu bobo new-yorkais aisé... Alors qu'il vient de se procurer un kilo de blanche auprès de son grossiste, ses ambitions sont, malheureusement pour lui, très vite anéanties par une arrestation de la police qui va, elle, au plus accessible, à savoir les jeunes qui traînent dans les rues... Leah, qui n'a aucune idée de ce qui se joue là pour son jeune ami, mettra tout en oeuvre pour sortir Blue de prison, mais se mettra aussi en danger en opérant en toute insouciance et sans retenue quant à son usage de cocaïne... Son envie de bien faire est associée à une forme d'irresponsabilité qui aggravera la situation d'un jeune homme qui n'en demandait pas tant en quelque sorte...



**White Girl**

Un film de Elisabeth Wood  
Janvier 2016  
Durée : 1h28



**JOUR**  
**42**

INTÉRIEUR - NUIT



1H 06' 10''


« **Je nettoie mes pansements, faut que je mette de la Bétadine.** »

Ici, on profite de la générosité du cooccupant d'une chambre louée chez l'habitant, pour s'injecter une dose d'héroïne inespérée mais bienvenue. On a menti sur son occupation du moment, et en cachette on prépare à l'arrache de quoi tenir la nuit, une nuit paisible avant de repartir dès le lendemain matin au lever en quête des sous nécessaires à l'achat de ce qui permettra un nouveau fixe. Pas de préoccupation de réduction des risques ici. Ce n'est pas une priorité. On fait avec les moyens du bord : un bouchon en plastique en guise de cupule, une quantité d'eau non stérile, et une seringue probablement pas à usage unique malheureusement. Mais peu importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse, le temps des effets, et oublier ainsi ce que l'on a vécu ce jour et ce qui nous attend le lendemain. On vit au jour le jour... Harley, une jeune femme d'à peine vingt ans, ou peut-être même moins, occupe un espace de nuit en mezzanine, dans un appartement qu'une sexagénaire loue à de jeunes errants qu'elle abrite avec chaleur, convivialité et réconfort. Mike, jeune homme âgé de quelques années de plus qu'Harley, occupe aussi l'appartement et accompagne la jeune femme jour et nuit. Il fournit en héroïne celle dont on comprend qu'il en est amoureux. Malheureusement pour lui, il doit faire avec le souvenir encore très présent d'Ilya, le jeune homme qu'Harley aime pour de bon même s'il lui en a fait baver, et pas qu'un peu. Les pansements que la jeune femme doit nettoyer sont ceux qui recouvrent les quatorze points de suture d'une entaille au rasoir qu'elle s'est faite pour s'ouvrir les veines, sur commande, et ainsi prouver à son amoureux qu'elle l'aimait plus que tout... Ce *Panique à Needle Park* des années 2010, la pénurie d'héroïne en moins, nous raconte le parcours de vie à la rue, et le mode de vie à la marge de ces tout jeunes héroïnomanes dans un New York qui sait leur réserver quelques espaces de répit. Tout tourne autour de la quête d'une prochaine dose. La solidarité entre usagers est présente mais tout de même fragile. La jeune femme, que nous suivons en priorité, et dont le psychisme est particulièrement mis à rude épreuve, essaie de s'accrocher autant faire se peut au bon wagon pour subvenir à ses besoins, en espérant toujours pouvoir retrouver un Ilya qui lui échappe à tout moment et lui glisse entre les doigts dès que tout pourrait aller mieux entre eux...



**Heaven knows what**  
(*Mad love in New York*,  
pour le titre français)

Un film de Benny et Josh Safdie  
Février 2016  
Durée : 1h37



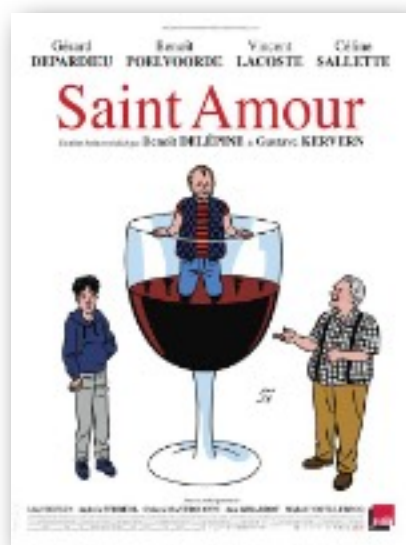
**JOUR**  
**43**

INTÉRIEUR - JOUR



« **La route est longue. En cinq salons, on n'en a terminé aucune.** »

Ici, on n'en est qu'au tout début d'une route des vins qui se fera, dans l'immédiat, sans sortir du salon de l'agriculture, Porte de Versailles, à Paris. On enchaîne les verres, à moitié pleins, certes, mais sans les déguster. On passe d'un stand à un autre et l'on boit, jusqu'à l'ivresse, puisque c'est bien le seul objectif. Et l'on tente ainsi de faire baisser la pression, celle du travail arasant accumulé jour après jour... Et l'on tente aussi de chasser les idées noires, celles qui nous invitent à tout abandonner pour passer à autre chose, changer de métier... Et l'on tente enfin de se donner de l'assurance, celle qui nous manque habituellement pour aborder les femmes... Bruno a la quarantaine, et manque cruellement de confiance en lui. Il se dit laid et est très sensible au mépris qu'on pourrait éventuellement afficher envers lui et sa profession rurale. Bruno est agriculteur. Un paysan au sens noble du terme. Il travaille dans le secteur de la vache à lait avec son père Jean qui souhaiterait le voir plus heureux et décide, par bonté de coeur, de faire avec lui un véritable tour de France des régions viticoles. Ils prennent un taxi, et les voilà partis sur les routes en compagnie d'un jeune chauffeur mythomane d'une vingtaine d'années, Mike, qui deviendra leur compagnon de route mais aussi leur ami... Curieusement, d'alcool il ne sera alors quasiment plus question, ou alors seulement un matin au petit-déjeuner quand Bruno reconnaît qu'il pourrait essayer de boire un peu plus souvent de l'eau, à la place du vin. Il questionne même sa propre consommation. « *Parfois je me demande si j'ai pas un problème avec l'alcool. Pas l'alcoolisme, mais...* ». Il a compté le nombre de cuites qu'il a eu en 25 ans et, avec une moyenne d'une ou deux cuites par semaine (sans compter les fêtes), il totalise environ 2500 cuites, qui sont autant de hontes accumulées, nous avoue Bruno. Il nous détaille alors dans le menu ce qu'il considère comme étant les dix étapes de l'ivresse. Les voici : « *Stade 1, la détente. Stade 2, la libération. Stade 03, la vérité. Stade 04, la torpeur. Stade 05, la violence ou le trop plein d'amour. Stade 06, Le pathétique. Stade 07, la faim. Stade 08, la recherche frénétique de sexe. Stade 09, le sommeil lourd, inattendu. Et Stade 10, la honte.* »... Si l'alcool n'est plus omniprésent désormais, l'amour, lui, sous toutes ses formes, sera bel et bien au rendez-vous, grâce à une Venus qui sait redonner de l'espoir aux âmes en peine...



**Saint Amour**

Un film de Benoit Delépine  
et Gustave Kervern  
Mars 2016  
Durée : 1h53





**JOUR**  
**44**

INTÉRIEUR - NUIT



« *J'en ai besoin pour dormir.  
Juste un peu pour dormir.* »

Ici, on sait comment s'anesthésier, endormir les douleurs en fond sonore qui empêchent de trouver le sommeil. Malheureusement, l'anesthésie est suffisamment importante pour que des black-out se manifestent et nous handicapent. Reconstruire ses souvenirs pour pouvoir se défendre dans une affaire de meurtre, c'est ce qui peut arriver de mieux à cette jeune femme, protagoniste d'un film adapté du roman à succès de Paula Hawkins... Le récit, aussi bien à l'écrit qu'à l'écran, fait la part belle à l'histoire de trois jeunes femmes liées par un même homme et les mêmes événements dramatiques... L'une de ces jeunes femmes, Rachel, la trentaine d'années, sans emploi et alcoolodépendante, nous intéresse plus particulièrement. Elle prend le train de banlieue tous les jours pour se rendre à la City. Ses allers-retours ne servent qu'un objectif, celui de passer et repasser, inlassablement devant les mêmes maisons : celle qu'elle a occupée avec son ex-mari Tom et que ce dernier occupe désormais avec sa nouvelle compagne Anna ; et celle où vit un couple, Scott et Megan, qu'elle ne connaît pas mais dont elle imagine une vie de couple idyllique... Un jour, elle apprend que Megan a disparu tragiquement. Le problème est que Rachel ne se souvient plus de ce qu'elle a fait ce jour-là, et si elle est impliquée dans cette disparition. Seules quelques images furtives surgissent à l'occasion. La jeune femme est souvent confrontée à des trous de mémoire, des black-out, importants. Son alcoolodépendance la culpabilise, la frustre et l'accuse même en l'occurrence. Rachel est alors pleine de bonne volonté, a même entamé un sevrage, et tente de distraire son manque d'alcool en s'activant... Sa mémoire revient petit à petit mais souvent la trompe et l'envoie sur de mauvaises pistes... Le problème ici est surtout le regard souvent condescendant et culpabilisant que porte son entourage sur sa consommation d'alcool. Rachel est cataloguée pour de bon. Dans le regard des autres, la vérité ne pourra désormais plus sortir de sa bouche, puisque l'alcool semble l'en empêcher. Rachel n'est pas entendue car elle n'est pas écoutée. Elle n'est pas écoutée parce qu'elle "boit". La parole d'une "alcoolique" ne vaut pas grand-chose à en croire ses proches mais aussi les forces de police. Rachel ne peut visiblement compter que sur ses ressources personnelles, et heureusement pour elle, elles ne sont pas limitées contrairement à l'image qu'elle renvoie...



**La fille du train**

Un film de Tate Taylor  
Octobre 2016  
Durée : 1h53





**JOUR**  
**45**

INTÉRIEUR - NUIT





## « *Ca peut pas être mon cadeau d'anniversaire ?* »

Ici, on pioche dans la réserve, discrètement, derrière un simple rideau en tissu coloré, on s'est installé, à peine confortablement assis sur le rebord d'une pailasse, dans l'intimité d'une pièce d'à peine quatre ou cinq mètres carrés, on a préparé son matériel, posé sur un tabouret crado en plastique, éclairé à la bougie, on tire sur sa pipe à shabu, la méthamphétamine locale, en espérant ne pas être découvert. La quantité de produit consommée à ce moment-là, représente malheureusement autant de moins à pouvoir revendre par la suite. Mais après tout c'est son anniversaire, alors on peut bien se permettre un petit écart... Nestor, le mari de Rosa, est usager revendeur, et se défend comme il peut devant sa femme qui le connaît trop bien, et ne lui en tiendra pas rigueur. Le couple vit pourtant en partie de la vente de ce stupéfiant, très répandu dans la capitale philippine. Le produit se présente sous forme de cristaux translucides et peut aussi bien se fumer, que se sniffer, ou s'injecter... C'est une économie de survie familiale à laquelle nous avons affaire ici. Nestor et Rosa font vivre leur famille de quatre enfants dans ce qui tient lieu d'épicerie mais aussi d'habitat précaire dans ces rues délabrées d'un Manille qui vit ici chichement... Mais la débrouille financière n'a qu'un temps, surtout quand Nestor et Rosa se font arrêtés par la police suite à la dénonciation d'un proche. Le cauchemar commence à ce moment-là. Des policiers corrompus savent abuser de leur pouvoir pour faire cracher au bassinet un couple qui ne peut compter que sur la solidarité de leur trois aînés pour rassembler la somme nécessaire pour se sortir de cette situation, et éviter la prison, ou pire... L'arrière-boutique du commissariat s'est transformée ici en chambre de jugement et règlement des délits, comme le souhaitera d'ailleurs publiquement Rodrigo Duterte qui se fera élire à la présidence peu de temps après le tournage, et engagea une "guerre à la drogue" qui ferait probablement même pâlir un Nixon des grands jours... Le réalisateur philippin habitué à donner la parole à ses compatriotes déshérités joue le double jeu. D'un côté le soutien public à son président, et de l'autre une compassion affirmée envers cette famille opprimée par un système policier qui a mis sa clémence de côté, et dont la violence physique et psychologique est légitimée par le pouvoir en place. Les usagers revendeurs, les plus exposés, paient encore un lourd tribut à cette guerre sanglante...



**Ma'Rosa**

Un film de Brillante Mendoza  
 Novembre 2016  
 Durée : 1h50

A close-up photograph of a person's hands holding a white cloth over a table. The table has a white bottle and a white cloth on it. The background is blurred, showing a person's arm and a blue light source.

**JOUR**  
**46**

INTÉRIEUR - JOUR

1H

12'

50''

« **Ca, c'est fait !** »

Ici, on s'installe en tailleur, matériel de réduction des risques à disposition, et l'on s'y met, en souvenir du temps passé... On s'injecte de l'héroïne, celle qu'on a laissée de côté pendant une vingtaine d'années et qui ressurgit avec nostalgie en même temps que ses effets, effets que l'on retrouve presque avec surprise tant le temps a passé... Avec ce *T2 Trainspotting*, nous retrouvons, vingt ans après donc, les fameux personnages du film culte sorti en 1996. Cette suite est l'adaptation très libre de *Porno*, la suite littéraire de *Trainspotting*, écrite aussi par Irvine Welsh (qui fait une apparition à l'écran dans ce tome 2)... Le siècle a changé, mais les personnages, pas tant que ça. Ils courent, du moins, toujours aussi vite dans les rues d'Edimbourg. L'écho du "Choose life", plein d'espoir, asséné dans le *Trainspotting* des années 90, s'est transformé en désespérance d'une société qui s'est elle aussi transformée sans que ça la rende inévitablement meilleure... Les consommations de psychotropes, si présentes pendant le premier volet, ne sont pas ici le sujet central mais font tout de même partie du paysage sans qu'elles aient d'impact sur l'intrigue... Le récit commence par le retour en Ecosse de Mark Renton qui, après s'être enfui à Amsterdam vingt ans plus tôt avec les douze mille livres dérobées à ses trois amis, cherche à retrouver ses racines et renouer le contact pour redistribuer l'argent, du moins à Spud et Sick Boy dont il était le plus proche. Mark décide de rester sur place pour accompagner et aider ses amis... Sick Boy (Simon désormais) a remplacé l'héroïne par la cocaïne et essaie tant bien que mal de gagner de l'argent en faisant chanter les clients de sa complice Veronika, jeune escort-girl bulgare. Sniffer rail sur rail lui permet, semble-t-il, de tenir debout, et d'évacuer les rancœurs du passé, à moins que ce ne soit le contraire... Spud lui, est toujours accro à l'héroïne et au bord du suicide réussi quand Renton sonne à sa porte. Mark donne la force à Spud de décrocher de sa meilleure, mais seule amie depuis vingt ans, à savoir l'héroïne. Il lui propose d'être addict à autre chose, peu importe quoi. Après s'être essayé à la boxe, c'est peut-être l'écriture qui lui permettra de décrocher... Begbie enfin, s'est évadé de prison et n'a qu'une envie s'est de se venger de Renton... Le quatuor aura du mal à se reformer, ou alors ce sera pour mieux se refaire du mal. Après des retrouvailles plus ou moins chaotiques, tout ce petit monde se tourne autour sans vraiment s'étreindre, avec en fond un projet d'ouverture de maison close...



### **T2 Trainspotting**

Un film de Danny Boyle  
Mars 2017  
Durée : 1h57



A person is seen from the back, sitting in a dark room. They are surrounded by several computer monitors. Each monitor displays a different, vibrant, abstract pattern of colors and shapes, including blues, greens, reds, and yellows. The person's hair is dark and pulled back. The overall atmosphere is one of focused activity in a dimly lit environment.

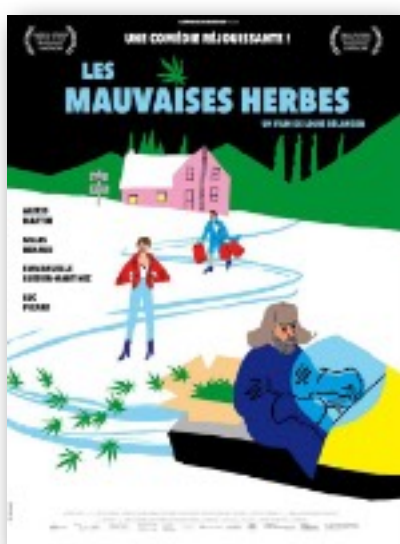
**JOUR**  
**47**

INTÉRIEUR - NUIT



« *Juste un petit...* »

Ici, on nous parle d'un temps que les nouveau-nés ne peuvent pas connaître, celui où le cannabis, "à usage récréatif", comme on dit, était encore illégal au Canada. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle, et ce malgré le confinement des protagonistes, l'on ne consommera rien. On n'aura donc pas droit, et c'est tant mieux, à la scène un peu trop vue et revue de consommateurs hilares qui s'essaient au cannabis pour la première fois. Si l'on devait s'arrêter sur une problématique d'usage, alors ce serait celle des jeux d'argent, allez, juste un petit... Pour la route... On nous embarque ici dans le grand nord québécois pour suivre l'avancée de la culture de marijuana de Simon Bouleriche, solitaire bourru d'une soixantaine d'années qui, pour offrir une forêt d'épineux à son fils, dont il n'a plus de nouvelle depuis dix-huit ans, décide de faire pousser dans sa grange un nombre de pieds de cannabis suffisants pour les vendre comme convenu à des bikers, grossistes du coin. Ca devrait lui rapporter trois cent mille dollars canadiens. L'homme est cardiaque et veut, avant de casser sa pipe, léguer une terre d'avenir à son fils... En 2017, la culture du cannabis, à usage récréatif du moins, étant encore illégale au Canada, et c'est la raison pour laquelle la propriété privée de Simon est bien gardée. Le vieil homme a bien l'intention de garder le secret jusqu'à mener à bien sa récolte... La première personne, et malheureusement pas la dernière, à avoir le droit de rentrer dans la grange bien chauffée et bien éclairée de l'ours mal léché, sera un acteur de théâtre, Jacques. Le comédien est accro aux jeux d'argent, et pour échapper à son principal créancier, a fui loin de la ville, suffisamment loin pour se retrouver perdu en plein hiver, en pleine campagne. Simon le recueille et lui impose un deal. Il le cache, mais en échange lui demande de travailler sur sa plantation illégale. La rémunération servira à rembourser les dettes de jeu et non pas à les gonfler... Une solide amitié et une solidarité sans faille finissent par naître entre les deux hommes qui ne vont pas rester seuls bien longtemps. Une jeune femme, Francesca, va s'inviter malgré elle dans cette partie de cache-cache... A aucun moment ici, bien heureusement, la culture de cannabis est moralisée ou diabolisée. Le jeu d'argent l'est presque plus. Il s'agit plutôt d'une culture de réconciliation avec le passé et de partage d'un objectif commun tout à fait honorable...




**Les mauvaises herbes**

Un film de Louis Bélanger

Avril 2017

Durée : 1h47





**JOUR**  
**48**

INTÉRIEUR - NUIT





**« Tu t'en rappelleras toute ta vie de ça. Mais ce sera jamais plus pareil. »**

Ici, on réservera la surdose, involontaire bien entendu, à celui qui partagera exceptionnellement notre chambre d'hôtel. On n'a pas idée du produit qui sera injecté, mais il s'agit probablement d'un opiacé. Par curiosité, on veut savoir ce que ça fait. Le dosage semble aléatoire, au regard des effets indésirables auxquels on assiste, une surdose, heureusement non létale. Cette surdose, une des deux protagonistes de cette histoire, aurait pu en être victime, puisque ce sont elles qui on reprit, cette nuit-là, un usage d'opiacé abandonné il y a quelque temps. On sait que le risque de surdose est, dans ces circonstances, plus important... On découvre Céleste, 19 ans, et Sihem, 26 ans, au tout début du film, débarquant dans un centre thérapeutique étonnamment peu accueillant. Les occupants sont assez facilement culpabilisés, soit de ne pas dire un mot en groupe de parole, soit de s'exclure de la vie communautaire, soit de prendre un bain à deux dans la même baignoire, soit même de s'amuser avec un jet d'eau dans le jardin. L'image fausse malheureusement renvoyée de ce centre d'accueil est donc celle qu'il faut inévitablement souffrir pour réussir à se sevrer. Il apparaît parfois qu'il ne s'agit pas ici de vivre, mais de survivre... Céleste et Sihem se soutiennent heureusement l'une l'autre, et leur lien d'amitié, très fort, est plutôt considéré par le responsable du centre comme un handicap au sevrage, plutôt qu'une force. Il leur est suggéré de s'en sortir toute seule, et surtout sans béquille... Il n'en faut donc pas beaucoup plus à Céleste et Sihem, qui ont pourtant fini par accepter de jouer le jeu, de manquer d'air. Une sortie clandestine en ville suffit à les faire virer du centre... Retour donc hors les murs, livrées à elles-mêmes, avec l'objectif simple de s'en sortir et de laisser derrière soi le parcours de "galère"... La suite, comme dans beaucoup d'œuvres cinématographiques sur cette thématique, est un parcours de rédemption, avec un sevrage réussi grâce aux Narcotiques Anonymes. Encore une fois, l'abstinence totale semble être le Saint Graal, un dogme qui a la vie dure au cinéma... Malgré tout, la difficulté de se sevrer sans perdre le goût de vivre, sa liberté, le plaisir et les satisfactions que pouvaient apporter les produits, est heureusement l'une des problématiques explorée en sous-main dans ce film, et c'est probablement l'une des plus intéressantes à approfondir pour comprendre la difficulté d'un sevrage total, ou d'une reprise de contrôle de sa consommation...



### **La fête est finie**

Un film de Marie Garel-Weiss  
 Février 2018  
 Durée : 1h33



**JOUR**  
**49**

INTÉRIEUR - JOUR

13' 40'' « *Il a fallu que je m'avoue à moi-même que je ne pouvais pas lutter...* »

Ici, on boit avec les moyens du bord, assis sur son fauteuil roulant, un bras en vrac mais qui aidera l'autre à saisir la bouteille et l'amener à la bouche. On boit à même le goulot dans l'intimité d'un chez soi rien qu'à soi. C'est au-dehors qu'on avancera à toute allure, plus vite que la moyenne des tétraplégiques, dira l'une des responsables de l'organisme de soutien financier... On tente de se battre contre les fantômes du passé, mais l'on a renoncé à lutter contre l'alcool, car on accepte de se sentir impuissant devant lui, comme le propose du moins la première étape des douze que constitue le parcours de sevrage des Alcooliques Anonymes dont l'implantation est si forte outre atlantique... Même si ce film est une adaptation de l'autobiographique d'un dessinateur satirique américain mort en 2010, John Callahan, il ne s'agit pas vraiment ici d'un biopic, mais bien plutôt du temps de reconstruction d'un jeune homme qui, à vingt ans au début des années 70, suite à un grave accident de la route, se retrouve tétraplégique. Il poursuit alors une consommation chronique d'alcool commencée à la préadolescence... Un jour d'abandon, de frustration, et de grande déprime, la mère biologique qu'il n'a jamais connue lui apparaît symboliquement, et le reconforte. John a une révélation. Il décide d'arrêter de boire. Un long parcours de sevrage commence alors, parcours qui suit les douze étapes des Alcooliques Anonymes. Il assiste tous les samedis à des réunions informelles organisées par un jeune ex-alcoolodépendant dans sa demeure cosy. La différence entre ces rencontres et les séances classiques des AA ou NA, avec une valorisation des prises de paroles successives, c'est qu'ici on peut interrompre, questionner, bousculer la parole des autres participants. On n'est pas là pour s'envoyer des fleurs, mais bien plutôt pour approfondir les tenants et les aboutissants de sa dépendance alcoolique, sans s'apitoyer sur son sort... John vit son sevrage en acceptant petit à petit son handicap, et en dessinant à la force de ses deux poignets qui tiennent le crayon. Le dessin est satirique et irrévérencieux, à l'image de son auteur dont le travail sera très vite reconnu... L'on comprend ici que malgré l'accompagnement, qu'il soit formel ou informel, le travail de fond est bel et bien celui de l'utilisateur confronté à ses forces et faiblesses, à ses anges et démons qui jalonnent son parcours de vie avec ou sans alcool...



***Don't worry, he won't get far on foot***

Un film de Gus Van Sant  
 Avril 2018  
 Durée : 1h53





**JOUR**  
**50**

INTÉRIEUR - JOUR



## « *Qu'est-ce que tu as mis dans la sangria ?* »

Ici, on consomme le LSD en collyre visiblement, et en solitaire, mais l'on sait aussi le réserver à d'autres, en l'occurrence à tout un groupe de danseurs qui saura en profiter, avec des expériences diverses et variées mais loin d'être réjouissantes pour la grande majorité d'entre eux... Une jeune femme, seule désormais dans une chambre attenante à une vieille salle de bal lugubre, entame sa journée par l'usage d'un psychotrope dont les effets ont totalement déstabilisé, la nuit précédente, les participants à une fête de fin de répétition qui dégénérera... Rien ne semblait prédisposer ces danseurs et danseuses à consommer à outrance. Leur trip à eux, c'est la danse, et ils excellent dans leur discipline comme on peut le constater au début du film dans un plan séquence dansé jubilatoire et tripant. Même si tous n'en parlent pas, certains osent à peine dire, dans une vidéo qui enchaîne les récits, qu'ils ont sniffé une fois un rail de cocaïne avec une amie ou qu'ils consomment un peu de cannabis comme relaxant musculaires avant de danser... La piste de danse est ici au centre de tout. Sur le côté, un petit buffet est installé avec comme seul alcool servi, un bol de sangria. Tout le monde, ou presque, se sert sans objectif de défonce, défonce qui semble même bannie de cette fête. Preuve en est que quand les participants se rendent compte qu'un produit a été ajouté à leur insu dans la sangria et que les effets commencent à monter, ils se jettent tous progressivement et agressivement sur les supposés fautifs... Malheureusement, même si ça ne semble pas être l'intention d'un réalisateur qui a plutôt la fibre subversive, on a vite fait ici de plonger dans ce qui pourrait être identifié à une campagne de prévention surréaliste où tout est dit ou montré pour nous faire croire que la consommation de drogues, en l'occurrence du LSD, conduit les êtres humains au pire en exacerbant leurs instincts et peurs les plus primaires. Le réalisateur a décidé ici de s'attarder sur les consommateurs pour lesquels le produit ne fait aucun bien, bien le contraire. Les autres usagers, c'est-à-dire ceux qui profitent d'un trip apparemment moins destructeur, ne font que de la figuration.... Au petit matin, les portes s'ouvrent sur des secours qui viennent, comme le spectateur, faire le compte des "cadavres" comme on compterait les bouteilles de bière ou de vin qui jonchent le sol d'une soirée bien arrosée...



**Climax**

Un film de Gaspar Noé  
Septembre 2018  
Durée : 1h33



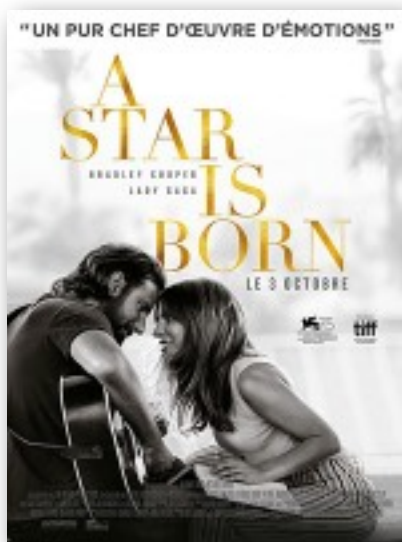
**JOUR**  
**51**

INTÉRIEUR - JOUR



1H 28' 40'' « *Tu veux être mon pote de biture ?* »

Ici, dans l'intimité d'une salle de bain, un matin, un verre d'alcool posé sur le rebord de la baignoire, on se déprécie l'un l'autre, on s'humilie, on s'invective à coup de « *T'es en vrac, ressaisis-toi* », « *t'es pathétique, t'es pas belle* »... Le verre d'alcool présent dans la pièce ne sera pas celui de la réconciliation, mais bien celui de la discorde. Il est bu du bout des lèvres par Ally qui vient de le confisquer à son mari Jackson qui boit, lui, dès le réveil. Elle le provoque pour qu'il réagisse. Est-ce qu'il attend d'elle qu'ils soient tous les deux compagnons de biture, "déglingués", comme elle dit, et qu'elle se laisse aller, elle aussi, sans pouvoir profiter alors de l'opportunité professionnelle qui lui est offerte en ce moment, et que son mari dénigre tant ?... L'histoire est celle d'une rencontre, celle d'une star de la country musique sur le déclin avec une jeune chanteuse aspirant à la célébrité, ou du moins au succès. Jackson mettra tout en oeuvre pour que sa protégée, avec qui il vit une histoire d'amour, soit sur le devant de la scène et devienne une star. Au fur et à mesure que la carrière de la jeune chanteuse décolle, celle du chanteur décline, et sa consommation quotidienne et intensive d'alcool l'enfonce encore plus, jusqu'à ce qu'il ait du mal à assumer ses obligations professionnelles... Ally lui échappe désormais, et a choisi une voie musicale qui empêche Jackson de la soutenir tant elle ne correspond pas à ses exigences musicales. Le musicien est en quête d'authenticité et d'intégrité. La chanteuse est, elle, en quête de gloire et de reconnaissance, et est prête à bien plus de compromis que lui pour réussir dans ce métier... La jeune femme a tenu la route tout ce temps et accompagnait, sans se plaindre, les affres de la consommation d'alcool d'un compagnon qu'elle a toujours soutenu. Pas question de se laisser embarquer plus longtemps dans une codépendance qu'elle fuit... Ce troisième remake d'un célèbre film des années trente laisse encore une fois nos deux protagonistes se dépatouiller seuls avec ces problématiques complexes d'alcoolodépendance, et de codépendance, qui traversent tant d'oeuvres cinématographiques. L'accompagnement familial et sentimental montre ici ses limites s'il est confiné dans la sphère intime, et réservé aux seuls intéressés sans aide extérieure... On ne sortira de cette salle de bains, qui invite pourtant à la détente, bien plus en tension malheureusement qu'on y est entré...



***A star is born***

Un film de Bradley Cooper  
octobre 2018  
Durée : 2h16



**JOUR**  
**52**

INTÉRIEUR - JOUR

1H

33'

50''

« *On va y arriver... Tiens bon, reviens avec moi...* »

Ici, on nous laisse entrevoir une lueur d'espoir dans cette nuit sans fin, à savoir l'apparition inespérée de la naloxone, substance antidote, utilisable en spray nasal, très efficace pour sauver des vies en cas de surdose d'opiacés. Le produit vient à point nommé, et son administration conclue une nuit qui laisse place à un certain nombre de fantômes du passé... Mais revenons au tout début de cette histoire. Ben, un jeune homme de 19 ans, fait la surprise à sa famille de revenir à la maison un soir de Noël, alors qu'il est censé être en cure de sevrage. Cette famille ce sont deux soeurs, un petit frère, un beau-père, et surtout une mère, Holly, qui sera très présente. Ben est dépendant aux opioïdes depuis qu'un médecin lui a en prescrit suite à un banal accident de skate-board. Même si l'usage semble derrière lui depuis plusieurs dizaines de jours, les tentations sont toujours là... La bonne surprise de son retour semble enchanter Holly et les deux petits, mais la soeur aînée et le beau-père sont bien plus sceptiques et méfiants. La tension est palpable. La maman semble, elle, bien plus en confiance car sait reconnaître les signes que son fils va mieux. Il a pris du poids, il a bonne mine, ses yeux pétillent... Ben va faire face avec beaucoup de patience à une mère ultra-présente, ultra-protectrice, une mère qui l'accompagne partout, même quand il fournit l'urine nécessaire à un test, qui s'avérera négatif, test préalable à toute possibilité de rester pour cette nuit... Le "flicage" est lancé et Ben doit faire avec... On sent bien que tout repose ici sur cette confiance à reconquérir auprès des membres de la famille, mais Ben est de très bonne volonté, et de très bonne composition... La suite est malheureusement moins réjouissante. Pendant la messe de Noël la maison a été visitée, et le chien "Ponce" a été kidnappé... Ben sent qu'il y a sûrement un lien entre son retour en ville et l'enlèvement du chien. Il décide alors, accompagné de sa mère Holly, de tout faire pour le retrouver, et ainsi s'amender... Même si un certain nombre d'indices nous font penser que Ben est sur la voie d'un sevrage et rétablissement réussi, et qu'il est sincère dans sa démarche, on veut nous laisser penser, très justement mais subtilement, que rien n'est acquis. Dans cette histoire chacun y mettra du sien, et même si la noirceur de l'environnement, souvent malheureusement inhérente au traitement de ces thématiques-là, est bien présente, on peut se raccrocher aux sentiments d'amour filial et maternel qui transpirent et rassurent...



### ***Ben is back***

Un film de Peter Hedges  
Janvier 2019  
Durée : 1h42





**JOUR**  
**53**

INTÉRIEUR - JOUR



**« Je me suis injecté des choses dans le corps que je ne connaissais même pas. »**

Ici, dans l'intimité d'une chambre d'hôtel, on pratique l'injection comme un rituel de vie, celle d'un homme qui a inscrit l'usage de psychotropes dans son parcours professionnel, usage qui déborde désormais dans son parcours de vie. Ici, l'on ne sait pas ce qui est injecté, si ce n'est que le produit est contenu dans des miniflacons en verre étiquetés... La fiction est ici une adaptation cinématographique d'un roman, lui-même très librement inspiré de l'histoire de Franck Vandenbroucke, cycliste belge retrouvé mort en 2009 dans une chambre d'hôtel discount d'une station balnéaire au Sénégal. Le temps de vie accordé au coureur cycliste dont il est question dans ce film tient dans une dernière journée et une dernière nuit... Thierry a besoin de repos et de récupération avant de reprendre la compétition. Suite à une chute grave et à plusieurs mois d'entraînement intensif pour revenir au niveau, il décide de prendre quelques jours de repos loin de l'agitation et de la pression médiatique et sportive. Il explique à son directeur sportif que s'il part aussi loin c'est qu'il a besoin de se ressourcer, et qu'il reviendra en pleine forme. « *Tu connais ça, c'est pour la petite, faire la fête... Se reposer quoi!* » A l'aéroport, il retrouve son petit frère. Leur complicité est en partie basée sur le fait que c'est lui qui lui fournit cocaïne et autres produits dopants, que Thierry sniffe ou s'injecte en intraveineuse... Mais le récit se concentre sur la rencontre avec Fae, une prostituée sénégalaise. Quelque chose se passe entre eux au-delà du contexte d'une rencontre tarifée... Au bout de la soirée, arrivé dans la chambre d'un petit hôtel, Thierry ne se sent pas bien physiquement et est victime d'un délire paranoïaque persistant. Il demande à la jeune femme démunie de le laisser tranquille et de l'abandonner là... La suite, vous la connaissez... Thierry, comme Franck Vandenbroucke, complète malheureusement la liste de ces sportifs de haut niveau dont les usages problématiques ont accompagné les temps en et hors compétition et les ont fragilisés par la suite... Les exigences imposées aux sportifs de haut niveau pour satisfaire les enjeux économiques reposent sur le culte de la performance. Jusqu'où faudra-t-il aller pour satisfaire des spectateurs et téléspectateurs de plus en plus exigeants qui attendent des athlètes qu'ils aillent toujours plus haut et plus loin ?



**Un ange**

Un film de Koen Mortier  
Février 2019  
Durée : 1h45





**JOUR**  
**54**

INTÉRIEUR - JOUR





« **Plus je consomme plus je fais des choses qui me font honte, et plus je dois consommer pour ne pas les affronter.** »

Ici, on exprime par le dessin, dans ce journal de bord, les mauvais mais aussi les bons côtés de ses usages. On exprime aussi ses doutes, son état d'esprit. Et l'on se questionne : « *Quel mal peut faire un comprimé de Percocet ? Avec le temps on ne sait plus pourquoi on avait arrêté. Avec la drogue, mon monde est passé en Technicolor. Je ne veux pas perdre ça...* ». Ce journal de bord est celui de Nic, jeune homme qui se débat avec son addiction... On nous propose ici deux ans de vie, le temps laissé à David, journaliste reconnu, pour essayer d'aider son fils à se sortir d'une addiction dont le processus s'est enclenché au début de l'adolescence... Ce film est l'adaptation cinématographique d'une histoire vraie, celle de David et Nic Sheff qui ont tous les deux, chacun de leur côté, publié le récit de cette dépendance et codépendance dans deux ouvrages distincts... La route bien droite d'un jeune homme brillant, studieux et créatif, a décidé de sinuer un peu puis beaucoup, et la vérité d'une consommation devenue problématique est révélée à un père qui tombe des nues... Nic reproche à David de vouloir toujours tout contrôler, et fait, lui, à l'inverse, le choix, conscient ou pas, volontaire ou non, de ne plus rien contrôler. D'une consommation récréative d'adolescent touche-à-tout et expérimentateur, Nic va finir par devenir accro à la méthamphétamine... Il lutte avec cette double envie, d'un côté celle de consommer et de l'autre celle d'arrêter tout ça et de passer à autre chose. Son père est en quête, lui, de réponses à toutes les questions qu'il se pose. Assez de questions pour encombrer le cerveau d'un père aimant, bienveillant, compatissant, tentant d'être compréhensif, peut-être trop ou pas assez. Quoi qu'il en soit, le lien entre le père et son fils est bel et bien distendu, et l'enchaînement des entrées et des sorties de cures ne changeront rien à l'affaire ou si peu. Nic retournera à ses produits en quête de sensations fortes, stimulations ou sédations, toujours plus haut et plus fort, du sniff à l'injection, de la meth à l'héroïne... Nic veut qu'on soit à ses côtés sans jugement, sans lui forcer la main, sans lui mettre la pression, sans le surveiller constamment, sans lui imposer des cures dont il ne veut absolument plus... Ce film nous montre à quel point l'accompagnement des parents est aussi important que celui des enfants, tant leurs repères de vie peuvent être bousculés, et ce quelle que soit leur origine sociale...



**My Beautiful boy**

Un film de Felix Van Groeningen  
 Février 2019  
 Durée : 2h01



**JOUR**  
**55**

INTÉRIEUR - JOUR



**« Plus j'en prenais, moins j'arrivais à dormir, plus j'étais fatigué, plus j'étais obligé d'en prendre pour tenir. »**

Ici, on est en démonstration de tous ces gestes d'un quotidien où la cocaïne a pris une trop grande place. On essaie de comprendre comment la poudre blanche est passée involontairement de l'organisme d'un père à celui d'une enfant. Dans l'intimité d'une salle de bains où l'on avait ses habitudes cachées, on essaie de trouver, grâce à un expert qui veut nous venir en aide, comment l'usage de cocaïne d'un père a pu toucher une petite fille d'à peine cinq six ans. Il faudra attendre plus des deux tiers du film pour avoir une réponse. En attendant on aura affaire avec la machine policière et judiciaire qui ne fait pas ici dans la dentelle. Quand il s'agit de "la drogue", alors la bonne mesure n'est plus au rendez-vous et le traitement infligé au père usager est loin d'être raisonné et raisonnable. Il sera condamné d'avance. A charge pour lui de prouver qu'il est de bonne foi et innocent... Revenons au tout début. Roman est dentiste et père de deux petites filles. Avec sa femme Camille ils vivent confortablement, et s'occupent visiblement l'un et l'autre très bien au quotidien de leurs enfants. Mais Roman consomme depuis quelques années de la cocaïne, au bureau mais aussi à la maison, en cachette de sa femme, et de ses filles bien entendu. Ses phases de stimulation et de dépression physique, dues à son usage quotidien, alternent sans qu'il n'y ait visiblement d'impact sur la vie familiale... Mais une nuit, la fièvre de la petite dernière se transforme en crise d'épilepsie. Les analyses sanguines et capillaires mettent en évidence la présence de cocaïne dans son entourage familial. Roman ne cache pas son usage de cocaïne aux autorités, et le système alors s'emballe. Le père est retiré de la famille, et les enfants sont placés chez les grands-parents sans qu'on ait cherché dans l'immédiat à en savoir plus sur les rapports familiaux entre parents et enfants. On conseille même à Camille de se désolidariser de son compagnon pour pouvoir récupérer ses filles... Cette histoire est inspirée d'une histoire vraie, alors, si les rapports entre grands-parents et gendre, entre amis, entre parents et institutions n'ont pas été ici exacerbés, ils sont révélateurs du poids des représentations sur le sujet et du travail qu'il reste à accomplir pour apaiser les tensions, éviter la stigmatisation et permettre que l'accompagnement soit à la hauteur...



***Mais vous êtes fous***

Un film de Audrey Diwan  
Avril 2019  
Durée : 1h35